

In : De Gaulejac V. ; Hanique F. & Roche P. (2007) (dir.) *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*. Paris, Eres.

# **LA SOCIOLOGIE CLINIQUE**

## **Enjeux théoriques et méthodologiques**

**Sous la direction de Vincent de Gaulejac, Fabienne Hanique  
et Pierre Roche**

# SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	4
Vincent de Gaulejac et Pierre Roche	
Chapitre 1.....	16
AUX SOURCES DE LA SOCIOLOGIE CLINIQUE.....	16
Vincent de Gaulejac	
Chapitre 2.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'ENJEU D'UNE EPISTEMOLOGIE PLURALISTE.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Jacques Rhéaume	
Chapitre 3.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
LE CHERCHEUR, UN AUTOBIOGRAPHE MALGRE LUI.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Jean Philippe Bouilloud	
Chapitre 4.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
DE LA SOCIOLOGIE COMPREHENSIVE A LA SOCIOLOGIE CLINIQUE.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Fabienne Hanique	
Chapitre 5.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
LA SOCIOLOGIE FACE AU PSYCHISME.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Richard Gaillard	
Chapitre 6.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'ADVENEMENT DU SUJET.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Gilles Herreros	
Chapitre 7.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
LE SUJET, L'ACTEUR ET L'INTERSUBJECTIVITE.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Xavier Mattelé	
Chapitre 8.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
LA SUBJECTIVATION.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Pierre Roche	
PARTIE II.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
ENJEUX METHODOLOGIQUES.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Chapitre 9.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
IMPLICATION, SIGNIFICATIONS ET ENGAGEMENT.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Jacqueline Barus-Michel	
Chapitre 10.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>

L'APPROCHE CLINIQUE DANS LES DISPOSITIFS DE RECHERCHE-ACTION. **Erreur ! Signet non défini.**

Frédéric Blondel

Chapitre 11 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
AU PLUS PRES DES ACTEURS ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Lise Causse

Chapitre 12 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
UNE APPROCHE DIALECTIQUE, ENTRE SUBJECTIVATION ET ACTION ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Jean Marc Fridlender

Chapitre 13 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
POUR UNE CO-CONSTRUCTION SOCIO-CLINIQUE..... **Erreur ! Signet non défini.**

Emmanuel Gratton

Chapitre 14 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
DE L'ANGOISSE A LA RECHERCHE, DES SILENCES AUX PAROLES .... **Erreur ! Signet non défini.**

Lise Poirier

Chapitre 15 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
DE LA RECONNAISSANCE DE L'IMPLICATION DU CHERCHEUR À SA MISE AU TRAVAIL

..... **Erreur ! Signet non défini.**  
Stéphanie Rizet

Chapitre 16 ..... **Erreur ! Signet non défini.**  
CONSEILLERE, CHERCHEUSE ET SYNDICALISTE..... **Erreur ! Signet non défini.**

Sylvette Uzan-Chomat

CONCLUSION ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique

**Bibliographie..... 181**

**Liste des auteurs ..... Erreur ! Signet non défini.**

# INTRODUCTION

*Vincent de Gaulejac et Pierre Roche*

Ceux qui s'attachent à suivre le développement de la sociologie clinique, depuis sa reconnaissance au début des années 90, peuvent constater sa vitalité et sa fécondité heuristique en de nombreux domaines du savoir. Des ouvrages, en effet, sont parus, permettant de faire écho à son essor important, en lien avec la montée toujours plus forte des préoccupations et des demandes sociales sur les dimensions subjectives de la condition humaine. La question du sujet est aujourd'hui devenue centrale. Elle émerge dans un contexte paradoxal où l'individu est invité à devenir toujours plus autonome, responsable, mobile, capable de s'affirmer, de choisir son destin mais semble, toujours plus aussi, plier l'échine sous le fardeau d'être soi et d'avoir à trouver sa place. Malaise, souffrance, manque de reconnaissance, difficulté d'exister, délitement du lien social, augmentation des syndromes dépressifs marquent notre présent. Entre l'individualisme triomphant, le déclin des grands systèmes théoriques et la crise du symbolique, chaque individu est renvoyé à lui-même pour produire le sens de son existence. Face à ce constat, les sociologues ont de plus en plus de mal à trouver le sens des conduites humaines en les référant seulement à leur inscription structurelle. Désormais, ils se penchent aussi sur l'individu et "son for intérieur" et la démarche clinique, ce faisant, devient incontournable, en complément de méthodes plus classiques mal ajustées pour saisir la dimension existentielle des rapports sociaux. Les recherches les plus récentes en témoignent.

Dans ce contexte, il nous a semblé opportun de proposer une vue d'ensemble des enjeux théoriques et méthodologiques qui traversent la sociologie clinique afin de combler un manque. Depuis 1993, nous n'avons pas en effet publié d'ouvrage permettant de faire le point sur ce qu'elle peut apporter à la recherche en sciences sociales alors que cette approche a été l'objet de nombreux colloques en France et à l'étranger dont celui organisé à Tours en 2004 dans le cadre de l'Association Internationale de Sociologie Langue française (AISLF) et ceux organisés par le réseau thématique de sociologie clinique à Villetaneuse en 2004 et Bordeaux en 2007 sous l'égide de l'Association Française de Sociologie (AFS). Le présent ouvrage présente une synthèse des travaux qui ont été conduits sur de tels enjeux au cours de ces rencontres. Il permet de définir les contours d'une orientation à partir de son histoire, de son objet, en précisant ce qui spécifie sa pratique et, in fine, sa visée.

## *Une histoire récente*

La sociologie clinique apparaît en France dans les années quatre vingt. C'est en 1988, à Genève, que quelques personnes à l'initiative de Robert Sévigny, Gilles Houle, Eugène Enriquez et Vincent de Gaulejac, constituent un groupe de travail au sein de l'Association Internationale des sociologues de Langue Française. Il relayait ainsi, au sein de la sociologie francophone, les efforts entrepris par Robert Sévigny et Jan Fritz pour créer un groupe de

travail sur cette approche à l'Association Internationale de Sociologie. Deux comités seront reconnus en 1992 comme comité de recherche permanent au sein de ces deux associations. Le premier colloque de sociologie clinique organisé en France, se réunit à l'Université Paris 7 cette même année sous l'égide du Laboratoire de Changement Social. Il rassemble plus de 150 chercheurs venant d'une quinzaine de pays. Une publication rendra compte de ces travaux l'année suivante (Gaulejac, Roy, 1993). Se constitue un réseau international qui va se développer rapidement, en liaison avec nos collègues québécois, sous l'impulsion de Jacques Rhéaume ; un réseau, en fait, plutôt francophone et latin puisqu'il est surtout représenté en Belgique, avec Marcel Bol de Balle, Michel Legrand et Francis Loïcq, en Grèce autour de Klimis Navridis, en Italie avec Michelina Tosi et Massimo Corsale. Mais celui-ci se développe également en Russie avec Igor Massalkov, au Mexique autour d'Elvia Taracena, au Brésil avec Norma Takeuti, Teresa Carretero et José Newton, en Uruguay avec Ana Maria Araujo, au Chili avec Francisca Marquez et Dariela Sharim. Depuis 1992, des rencontres sont organisés sur ces trois continents donnant lieu à de nombreuses publications en français, en portugais et en espagnol<sup>1</sup>.

Dans les années quatre vingt dix, la sociologie clinique s'impose petit à petit comme une orientation nouvelle dans le champs des sciences sociales, en particulier à partir des recherches menées au Laboratoire de Changement social de l'Université Paris 7. Des jeunes chercheurs d'horizons divers choisissent de s'inscrire dans cette démarche et commencent à publier leurs travaux. Une vingtaine de thèses ont été soutenues qui se réclament de cette orientation dont trois ont obtenu le prix décerné par Le Monde de la recherche<sup>2</sup>. Les principaux travaux sont publiés dans la collection "Sociologie Clinique", d'abord chez Desclée de Brouwer (16 titres parus) de 1996 à 2002, puis chez ÉRÈS, à partir de 2002 (14 titres parus). Deux événements vont symboliser la reconnaissance de ce courant en France : la fondation à Paris de l'Institut Internationale de Sociologie Clinique en 2003 et la création d'un réseau thématique de sociologie clinique à l'occasion de la fondation de l'Association Française de Sociologie en 2004.

Notre première publication en France, suite au colloque de 1992, s'intitulait "Sociologies cliniques", au pluriel, pour souligner son caractère éclaté, polysémique, pluridisciplinaire, construit sur des appartenances disciplinaires multiples. Le présent ouvrage témoigne du chemin parcouru depuis, entre l'affirmation d'une cohérence et l'approfondissement des questions soulevées à l'époque en particulier quant à son objet.

### *Une volonté de réintégrer dans l'objet ce qui en a été exclu*

La sociologie clinique invite à tenir compte de la spécificité humaine et tout particulièrement de la présence tout à la fois irrécusable et irréductible de la subjectivité. Elle prête attention aux dimensions individuelles, personnelles, psychiques, affectives, existentielles des rapports sociaux, et parfois même – selon l'expression de Georges Bataille (1949) – à leur part maudite. Elle ne promeut pas un objet nouveau mais propose de réintégrer dans l'objet même de la sociologie actuelle ce qui, au cours de son histoire, en a été progressivement rejeté,

---

<sup>1</sup> Notons en particulier l'ouvrage *L'analyse clinique dans les sciences humaines* (Enriquez, Houle, Rhéaume et Sévigny, 1993) ou encore, en langue anglaise, un numéro de la revue *International Sociology* (Gaulejac, 1997) entièrement consacré à la sociologie clinique. Parmi les publications les plus récentes, notons la parution au Mexique de l'ouvrage *Historia de vida, psicoanálisis y sociología clínica* (Gaulejac, Taracena et Rodriguez, 2006) et au Canada *Récits de vie et sociologie clinique* (Mercier et Rhéaume, 2007).

<sup>2</sup> Ces trois thèses ont été publiées : *Le sens du travail* (Hanique, 2004), *L'idéal au travail* (Dujarier, 2006) et *L'homoparentalité, côté pères*, E. Gratton, à paraître, PUF, 2008.

<sup>3</sup> [www.sociologieclinique-iisc.com](http://www.sociologieclinique-iisc.com)

expulsé, occulté. Cette dernière affirmation peut surprendre car elle prend à rebours la représentation la plus couramment admise de l'histoire de cette discipline, ce qui constitue sa vision la plus légitime et académique. Une vision selon laquelle c'est son acte même de fondation qui, précisément, aurait exigé ce rejet. Une vision selon laquelle elle n'aurait pas pu prétendre, à défaut de cette opération, accéder à un statut scientifique et trouver une place dans l'épistémè moderne.

Aussi est-il nécessaire d'étayer sérieusement cette affirmation en faisant retour sur le texte même de ceux qui, au terme de leur pensée du social, auraient été, selon la tradition constituée, à l'origine de cet acte de fondation. Et tout particulièrement sur les textes de Marx, Durkheim et Weber, trois auteurs convoqués dans « Le métier de sociologue » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1969), cet ouvrage princeps d'épistémologie et de méthodologie qui, aujourd'hui encore, fait toujours autorité. Reconnaissons alors que cette remontée à la source réserve quelque surprise et permet parfois de découvrir un auteur autre que celui que l'on croyait connaître.

On y découvre ainsi un Marx soucieux de relier de façon dialectique rapports sociaux et individus ; n'hésitant pas, par exemple, à intégrer au cœur même de son matérialisme historique la dimension des affects. Nous pourrions ici nous contenter de convoquer le « jeune » Marx, celui des Manuscrits de 1844 : « L'homme, en tant qu'être objectif et sensible, est un être qui souffre, et comme c'est un être qui ressent la souffrance, il est un être passionné. La passion est la force essentielle de l'homme, qui tend énergiquement vers son objet. » (Marx, 1968). Mais il y aurait peut-être là une façon de donner à entendre que cet auteur, plus tard, dans son œuvre dite de maturité, à partir du tournant de 1845-1846, aurait cessé d'être habité par de telles préoccupations alors qu'on peut sur ce point, au contraire, constater une forte continuité. Citons encore afin simplement d'appuyer la nécessité d'une relecture de l'ensemble de son œuvre, qui soit attentive à cette question de la subjectivité, la lettre qu'il écrivit en 1846 à Annenkov afin de résumer les principes du matérialisme historique : "L'histoire des hommes n'est jamais que l'histoire de leur développement individuel" (Marx, 1964, p.28).

On y découvre un Durkheim plutôt complexe, parfois contradictoire car celui des « formes élémentaires de la vie religieuse » (1912), par exemple, ne ressemble pas toujours, sur cette question de l'objet, à celui « des règles de la méthode sociologique » (1894) car, loin de se contenter d'expliquer le social par le social, celui-ci tente, on le développera plus avant dans notre ouvrage, de relier état d'effervescence de la vie collective et activité psychique, ne niant point alors le rôle des passions, de l'énergie mentale ou encore des sensations.

On découvre enfin un Weber pour qui le sens subjectif est constitutif de l'action ; profondément enchâssé, donc, dans son objet. On peut notamment ici se référer à « Economie et société », une œuvre commencée en 1909 et demeurée inachevée (Weber, 1971). C'est précisément la prise en compte de cette dimension qui, selon lui, exige des démarches cognitives spécifiques, et tout particulièrement la mise en œuvre de la démarche compréhensive comme méthode explicative propre à la sociologie (Colliot-Thélène, 1990). Lorsqu'il s'attache à dresser une typologie des déterminants de l'action selon leur degré de conscience réflexive, il est conduit à distinguer, selon un ordre hiérarchique croissant, entre les formes traditionnelle, affectuelle, rationnelle en valeur et rationnelle en finalité. Et plus finement encore à distinguer à l'intérieur même de la forme affectuelle entre ce qui relève de la réaction déchaînée à une excitation extraordinaire et la sublimation en tant que décharge consciente de l'état affectif : « Comme tout agir, l'agir social peut être déterminé (...) de

façon affectuelle, et notamment émotionnelle : par des affects et des sentiments actuels (...) ce peut être une réaction déchaînée à une excitation extraordinaire. C'est une sublimation quand l'agir affectuellement conditionné se produit comme une décharge consciente de l'état affectif : il se trouve alors la plupart du temps (mais pas toujours) sur la voie d'une « rationalisation en valeur » ou de l'agir en finalité, ou bien des deux » (Weber, 1971).

Aucun de ces auteurs, dont les travaux sont au fondement de la discipline sociologie, n'en vient à congédier la subjectivité hors de son champ de recherche sous prétexte qu'elle relèverait de la psychologie, sinon de la seule littérature. On peut alors se demander pourquoi leurs épigones, au nom de la défense de la scientificité dans le champ de la sociologie, en vinrent à expulser de l'objet des contenus qui en faisaient originellement partie ? C'est ce qui, jusqu'à présent, a été tu alors que ce destin-là de l'objet de la sociologie mériterait à coup sûr d'être pris pour objet particulier d'une recherche spécifique. Sans doute accéderait-on alors à des raisons autres qu'épistémologiques, dont les dimensions tout à la fois sociales (en lien avec l'institutionnalisation et la professionnalisation d'une discipline et les enjeux de concurrence propre à un champ) et subjectives (mobilisation de procédures de défense, phénomène de projection afin d'externaliser des contenus anxigènes) se renforceraient mutuellement. Aujourd'hui, nombre de sociologues admettent la nécessité de prendre en compte la dimension subjective des phénomènes sociaux mais ne le font pas faute (ou prétextant) de ne pas savoir comment s'y prendre.

La sociologie clinique a le projet de comprendre les relations entre "l'être de l'homme et l'être de la société" selon la belle expression des membres du Collège de sociologie (1937). D'où l'attention portée aux processus socio-psychiques mais à condition de s'arrêter quelques instants sur le tiret qui sépare les termes *socio* et *psychique* en même temps qu'il les unit. Le sociologue ne peut, sauf à noyer la sociologie dans la clinique et à verser dans le syncrétisme, céder sur une question clé, celle du primat du social sur le psychisme ou encore des rapports sociaux sur l'individu. Aussi nous faut-il préciser que l'on ne doit pas l'entendre comme une prise de position normative au travers de laquelle on accorderait plus de valeur au social qu'au psychisme et, in fine, comme la manifestation d'une volonté hégémonique, comme une tentative de prise de pouvoir de la part du sociologue dans la lutte qu'il mènerait contre le psychologue. Primat, ici, signifie tout simplement que les rapports sociaux préexistent aux individus qui s'y trouvent pris et produits mais ne met point en cause la capacité de transformation de ces derniers car la relation ne saurait ici se penser hors d'un principe de récursivité. Ce qui est produit devient producteur de ce qui le produit (Morin, 1990) ou, plus largement, ce qui est effet devient cause de ce qui le cause. En l'occurrence, ce qui est second n'est pas secondaire. Les individus sont engrenés dans les rapports sociaux de façon non pas contingente mais nécessaire. C'est pourquoi la prise en compte de la manière dont ils les vivent, se les représentent, les assimilent et contribuent à les reproduire ou à les transformer, loin de conduire à un savoir qui viendrait se surajouter à celui des structures sociales, est strictement nécessaire à la compréhension des rapports sociaux eux-mêmes. En définitive, la sociologie clinique renoue avec le projet de construire une véritable anthropologie, une science de l'homme en société, qui conduit à revisiter les frontières disciplinaires en particulier entre les sciences humaines et les sciences sociales.

### *Une façon différente de faire de la sociologie*

Mais nous n'avons pas encore abordé l'essentiel de notre propos introductif car ce n'est pas tant son objet mais sa pratique qui spécifie la sociologie clinique comme telle. La référence clinique conduit à faire de la sociologie d'une façon différente : rompre avec la position

d'expertise du chercheur, mettre la question du transfert et du contre transfert au cœur de l'analyse, transformer la relation entre le chercheur et ses interlocuteurs, revisiter les questions de neutralité et d'objectivité, repenser les enjeux autour de l'implication et de l'engagement, repenser les rapports entre la recherche et l'intervention.

Cette posture se heurte à de très vives résistances au sein de la communauté scientifique. La démarche clinique est dès l'origine perçue comme antinomique à la posture sociologique en raison de la prédominance d'un modèle fondé sur des axiomes fortement structurants tels l'assimilation de la société à la nature, le choix de la posture d'observation en position d'extériorité, la neutralité du chercheur, ou encore le recours exclusif au schème explicatif-causal. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que les traits peut-être les plus saillants de la sociologie clinique n'aient émergés que relativement tard dans l'histoire. C'est le cas pour la mise en travail de l'implication du chercheur ou encore pour la coopération de ce dernier avec les acteurs sociaux sur le terrain même de la production des connaissances.

Au début, il y a ce qu'on pourrait nommer la bonne volonté positiviste, autrement dit cette croyance selon laquelle le chercheur pourrait parvenir, au terme d'une ascèse, d'un processus de désenchantement ou encore d'un processus de rupture avec toute idéologie, à une position de neutralité qui lui permettrait de garantir l'objectivité et la véracité de son discours. Rappelons quelques conseils méthodologiques de Durkheim : ignorer les préjugés, écarter les prénotions, mettre de côté les sentiments, éliminer les croyances, mettre à distance les désirs personnels, taire les passions perturbatrices, faire preuve de calme et sang froid. Rappelons également le postulat de la neutralité axiologique défendu par Max Weber, pourtant par ailleurs anti-positiviste, posant cette capacité dont disposerait le chercheur de pouvoir séparer, en exposant les résultats de son activité scientifique, faits et valeurs, constatations et jugements.

Cette position est illusoire, sinon mystificatrice. Le chercheur n'est point en effet comparable au baron de Münchhausen, célèbre héros picaresque, qui était capable d'échapper au marais dans lequel il était, avec son cheval, englouti en se tirant lui-même par les cheveux. Quoiqu'il fasse, il est parti prenante du monde social et ne peut prétendre à une position de pure extériorité eu égard à son terrain de recherche. Ces critiques ne sont pas nouvelles. Theodor W. Adorno, par exemple, a insisté sur la dimension proprement politique de la posture de neutralité dans le champ des sciences sociales. A la fin des années 50, il déclarait : « Tout comme l'apathie politique, la neutralité scientifique s'avère un acte politique quant à son contenu social. Depuis Pareto, le scepticisme positiviste s'accommode du pouvoir existant, même celui de Mussolini. » (Adorno, Popper, 1979, p.30) Dans la « controverse sur le positivisme », querelle qui, en fait, opposa l'école de Francfort à l'école de Karl Popper, celle de Vienne, Adorno a mis en avant le fait que le sociologue mais aussi les institutions sociologiques en tant que telles ne pouvaient que représenter, cristalliser en somme, des intérêts « explosifs ».

La sociologie clinique n'est donc point originale parce qu'elle critiquerait cet aspect-là du positivisme. Elle partage cette critique avec d'autres courants qui souvent l'ont précédé. Elle l'est, en revanche, parce qu'elle considère que l'être-dedans du chercheur et sa capacité à être affecté, loin d'être un biais qu'il s'agirait de réduire, peut être un instrument de connaissance, à condition d'être mis en travail dans le dispositif lui-même de l'enquête empirique ou de l'intervention. Reconnaître cet être-là du sociologue ne revient donc pas à faire aveu d'impuissance ; à nier, par avance, toute objectivité, toute scientificité aux savoirs qu'il pourrait construire sur le social ; à se résigner parce que la difficulté serait insurmontable et,



in fine, à abandonner tout projet de connaissance dans le champ du social. Cela revient, au contraire, à se frayer une nouvelle voie de recherche pour parvenir à l'objectivité, celle-ci ne consistant pas à éradiquer ou neutraliser la subjectivité mais, au contraire, à analyser dans quelle mesure elle intervient dans le processus de construction de la connaissance.

Sur ce point, la sociologie clinique doit beaucoup à la psychanalyse et tout particulièrement à la découverte freudienne du contre-transfert, une notion-clé reprise par l'ethnopsychanalyse, la psychothérapie institutionnelle et la psychosociologie. Georges Devereux est précurseur sur ce point lorsqu'il propose d'étendre l'analyse du contre transfert aux déformations qui affectent la perception et les réactions du chercheur, aux angoisses que suscite son travail, "à l'enracinement social du savant", à son idéologie, son statut ethnique et culturel, son appartenance de classe, ses positions professionnelles (Devereux, 1967, p.193). Les tenants de la psychothérapie et de l'analyse institutionnelle proposeront la notion de transfert institutionnel afin de prendre en compte "les points aveugles" qui surdéterminent la démarche de recherche/intervention, comme les affects mobilisés mais aussi les présupposés politiques et idéologiques à l'œuvre dans toute démarche de recherche, que ce soit sur le terrain ou dans les laboratoires.

### *Coopération avec les acteurs sociaux*

Le chercheur ne peut s'extraire des rapports sociaux et institutionnels. Il est continuellement affecté par ses relations avec ses interlocuteurs dans la situation d'enquête. Il doit abandonner la prétention d'un chercheur qui serait seul possesseur du savoir scientifique. Les acteurs sociaux ne sont pas seulement dans l'idéologie, l'ignorance, la méconnaissance, la naïveté, l'illusion, la rationalisation ou encore les prénotions. Ils disposent aussi de la capacité à faire expérience et à produire de la connaissance sur les phénomènes sociaux qui les concernent. La sociologie clinique invite les uns et les autres à se déplacer et à travailler ensemble. Les rapports sujet/objet se modifient. Le chercheur n'est plus un expert qui disposerait du savoir dont l'acteur manquerait, mettant les résultats de sa recherche au service de ce dernier qui n'aurait alors plus qu'à transformer ses recommandations-préconisations en décisions-actions. Il est un intervenant qui, au même titre que les autres acteurs, mais à partir de sa place spécifique, tente de comprendre en agissant et d'agir en comprenant, selon les principes de la recherche-action (Barbier, 1996). Les acteurs ne sont plus simplement là pour fournir des données, informer, témoigner mais aussi pour co-construire le sens de leur expérience et de leur situation. Avec le recul, nous mesurons bien aujourd'hui les difficultés rencontrés par ceux qui ont œuvré à introduire un tel changement de perspective épistémologique car même au sein de courants de pensée qui se sont inscrits en faux contre le positivisme, comme l'école critique de Francfort, le collège de sociologie, le freudo-marxisme, cette question n'était pas posée.

Il faudra attendre l'émergence de la psychosociologie pour qu'elle soit abordée. Dans le cadre de cette perspective épistémologique, le groupe, autant que l'individu, devient l'interlocuteur privilégié des chercheurs. Les dimensions inconscientes, affectives et psychiques vont être systématiquement abordées. Les méthodologies d'enquêtes deviennent plus "démocratiques", participatives, ouvertes, créatives. Dès les années 50, nombre de méthodes de recherche et/ou d'intervention intègrent dans leur dispositif concret la constitution de groupes dont la composition varie en fonction des objectifs poursuivis ou des étapes de la démarche. Ainsi, certains étaient dits homogènes, composés uniquement de pairs ; d'autres dits hétérogènes, rassemblant l'ensemble des individus composant une institution. De ce point de vue, la sociologie clinique s'inscrit dans un sillage tracé par la psychosociologie mais aussi l'analyse

institutionnelle (Tosquelles, Oury), la socio-psychanalyse (Mendel, Prades) , la socialanalyse (Lourau, Lapassade), la psychanalyse groupale (Anzieu, Kaës), la psychodynamique du travail (Dejours) ou encore la clinique de l'activité (Clot). On doit enfin ici reconnaître l'importance des apports nord américains et tout particulièrement de celles initiées par Kurt Lewin, Jacob Lévy Moreno et Carl Rogers. C'est leur introduction en France et plus encore peut-être leur appropriation critique par différents courants de la pensée qui furent à l'origine de nouvelles méthodologies d'intervention et de recherche.

### *Une visée émancipatrice*

Notre ouvrage questionne la visée qui sous-tend l'approche clinique en sociologie. S'inscrivant en faux contre la rationalité instrumentale qui affirme toujours plus son hégémonie, elle est porteuse d'une visée transformatrice des rapports sociaux, d'un projet d'émancipation. Elle place ainsi au centre de ses préoccupations théoriques, méthodologiques et éthiques la possibilité pour un individu ou un groupe de se poser en tant que sujet.

Faut-il alors se réjouir de l'actuel "retour du sujet" dans le champ scientifique et considérer a priori qu'il viendrait en quelque sorte conforter les positions défendues à son endroit par ceux qui se réclament de la sociologie clinique ? Rien n'est moins sûr. Car on peut légitimement se demander si un tel phénomène, même s'il traduit certaines des exigences les plus fortes de cette approche, et notamment celle de ne pas rabattre tout le social sur ses seules dimensions structurelles, ne constitue pas finalement une pièce maîtresse d'un nouveau dispositif idéologique, celui de l'hyper modernité. Le sujet, dans ce nouveau discours tenu sur la société, ferait fonction de dernier recours face à l'éclatement du social, de la famille, des institutions, face à la montée de l'individualisme, du narcissisme, du psychologisme, face à la crise du travail, du politique, de la religion, face aux désenchantements, aux désillusions et à la désaffection du politique, face au déclin des grandes utopies qui devaient permettre à l'homme d'accéder au progrès et de construire un monde meilleur. Il émergerait comme une force autonome, capable de se définir lui-même, d'explicitier sa conduite et de trouver la solution là où l'homme et la femme souffrent et les institutions trahissent leur impuissance. Invité à compenser le "vide social" et la crise du symbolique en produisant lui-même le sens de sa vie, sinon à prendre la place de Dieu comme créateur de son existence, il deviendrait alors la clé explicative de tout ce qu'on ne peut expliquer autrement, de tout ce qui échappe à la production du sens.

Cette question n'est pas nouvelle. Althusser, déjà, en son temps, écrivait : "L'idéologie interpelle l'individu en sujet" (Althusser, 1976). Mais ces formes, aujourd'hui, sont profondément renouvelées en raison de la montée de l'individualisme et de la domination toujours plus forte de l'idéologie de la réalisation de soi-même. D'une idéologie pour laquelle le moi de chaque individu est devenu un capital qu'il faut faire fructifier.

On aura compris que le sociologue clinicien, plutôt que de se réjouir un peu trop hâtivement et sans doute un peu béatement de ce « retour du sujet », doit d'abord ressentir un certain embarras vis-à-vis de ce phénomène puis redoubler de vigilance, aiguïser plus encore son esprit critique afin de ne pas s'inscrire dans cette idéologie de l'hyper modernité et de résister à la sollicitation de devenir un "ingénieur des âmes", selon l'expression de Jacques Lacan (1957), qui prendrait toute sa part à l'adaptation des individus aux exigences du marché économique, au formatage qu'elles impliquent. Le lecteur pourra découvrir comment, dans des situations de recherche et d'intervention, les différents auteurs abordent et tentent de résoudre ces tensions et contradictions. Il constatera alors qu'il leur est possible de répondre à

la demande des individus qui veulent comprendre ce qu'ils vivent pour développer leurs capacités d'historicité et, donc, maintenir leur visée émancipatrice mais à condition de ne pas faire l'économie d'un débat de fond sur cette catégorie même de sujet.

Ces différentes questions seront développées tout au long de cet ouvrage. La première partie explore les fondements épistémologiques et théoriques de la sociologie clinique. Elle montre que les options qui caractérisent cette orientation s'inscrivent dans l'histoire des sciences sociales, qu'elles nécessitent une recomposition disciplinaire, une interrogation permanente sur les processus de subjectivation et, en conséquence, sur les capacités du chercheur à comprendre les phénomènes sociaux de l'intérieur en développant une subjectivité réflexive. La seconde partie rend compte de recherches de terrain et d'intervention qui décrivent les différentes facettes de la démarche clinique et les façons dont les chercheurs concilient les tensions entre distanciation et implication, neutralité et proximité, subjectivation et action, retenue et engagement, empathie et distance réflexive, compréhension et posture critique, position militante et position de chercheur. Nous verrons qu'au delà de la diversité des terrains et des méthodes d'investigation, les convergences sont fortes sur la façon d'appréhender les différents étapes de la recherche, de travailler sur le terrain, de valider les hypothèses, de restituer les résultats. Se dessine ici une identité commune qui définit les caractéristiques de la sociologie clinique contemporaine.

I

Enjeux théoriques

# Partie I

## Enjeux théoriques

Les contributions rassemblées dans cette première partie abordent un certain nombre de questions théoriques qui permettent de dessiner les contours et les spécificités de cette orientation dans le champ des sciences sociales. Si l'affirmation de l'intérêt heuristique d'une démarche clinique en sociologie est relativement récente, les questions soulevées ne sont pas nouvelles. Plusieurs chapitres montrent qu'elles font écho à des débats qui existent dès l'origine de cette discipline.

Vincent de Gaulejac nous propose d'explorer les sources de la sociologie clinique à partir des travaux de E. Durkheim, M. Mauss et G. Gurvitch. Il montre en chemin que la question du psychisme a toujours été au cœur de la réflexion sociologique. Il décrit les débats introduits par le Collège de sociologie, le Freudo-marxisme, l'École de Francfort, sur les zones obscures du social, les passions collectives, la question du pouvoir, les sentiments sociaux, les phénomènes irrationnels, les rapports entre la scène inconsciente et la scène sociale. Il montre comment W. Reich et G. Devereux ont remis en question les clivages disciplinaires sur des questions théoriques et cliniques toujours d'actualité. Enfin, il évoque les débuts de la psychosociologie, la psychologie sociale et la socioanalyse qui, de différentes façons, ont défendus la nécessité de sortir de l'opposition entre sociologie et psychologie, et ont montré la pertinence de la démarche clinique dans les interventions sociales.

Jacques Rhéaume aborde les différentes facettes du rapport sujet / objet dans la recherche et l'intervention par le croisement de différentes formes de savoir (académique, professionnel et expérientiel). Les rapports entre la recherche en sciences sociales et les pratiques professionnelles soulèvent des questions épistémologiques aussi bien que politiques. Les normes du savoirs académiques tendent à dévaloriser, sinon mépriser, les autres formes de connaissance. Peut-on dire que tous les savoirs se valent? Pourquoi faudrait-il entériner la domination, réelle et symbolique du savoir savant sur les savoirs ordinaires? Peut-on sortir de la reproduction des inégalités qui caractérisent la production du savoir pour instaurer des rapports de collaboration égalitaristes et complémentaristes entre les savoirs scientifiques, les savoirs techniques et les savoirs issus de l'expérience existentielle? Jacques Rhéaume plaide pour une épistémologie pluraliste débouchant sur l'échange entre ces différents savoirs dans la recherche comme dans l'intervention. Il définit l'approche clinique à partir d'un cadre hyper pragmatique caractérisé par un rapport entre une offre et une demande, un contrat, un dispositif démocratique qui favorise la confrontation entre ces différents types de savoirs, une implication éthique d'émancipation et une responsabilité partagée quant aux résultats. Dans ce cadre, l'échange des savoirs est dans son principe même une forme d'action émancipatrice.

L'inscription subjective du sociologue clinicien est évidemment une question centrale. Si le clinicien "paye" de sa personne, comment peut-il rendre compte de cette implication et analyser les effets de celle-ci sur la connaissance qu'il produit? Le seul moyen de tendre à l'objectivité dans le domaine des sciences sociales est d'analyser l'implication subjective du chercheur. La spécificité des sciences de l'Homme par rapport aux sciences de la matière réside dans le fait que le chercheur est dans son objet et que l'objet est pour une part inscrit

dans la vie du chercheur. La production de la connaissance est alors fonction d'un double processus de distanciation (compréhension extérieure) et d'implication (compréhension intérieure). Il devient donc un "autobiographe malgré lui" dans la mesure où les éléments de son histoire se retrouvent de différentes façon et à des degrés divers dans sa production intellectuelle. Jean Philippe Bouilloud explore cette question à partir des apports de différents auteurs, comme Geertz, Lévi-Strauss, Malinowski ou Devereux, qui abordent la nécessité de prendre conscience du désir, de la subjectivité, de la relation du scientifique à son environnement, des rapports entre connaissance et expérience personnelle. Il s'attarde plus longuement sur Dilthey qui défend l'approche autobiographique comme modèle de compréhension sociale. La compréhension du sujet par lui-même devient l'analogue de la démarche compréhensive en sciences sociales. La pratique des récits de vie est à la fois outil de connaissance et outil de changement, de compréhension et d'émancipation. Elle favorise un surcroît de réflexivité subjective, condition pour atteindre une objectivité authentique.

Le propos de Fabienne Hanique poursuit l'exploration des caractéristiques propres à la sociologie clinique. Celle-ci occupe une place singulière dans le champ de la sociologie par son approche, par sa situation dans un entre-deux disciplinaire, par la place qu'elle accorde à la subjectivité. Malgré ces particularités méthodologiques et épistémiques, elle est pourtant une sociologie à part entière. Elle s'inscrit pleinement dans le courant de la sociologie compréhensive définie par Max Weber. Contre le modèle objectiviste, positiviste et explicatif, ce dernier propose un modèle alternatif : renoncer à expliquer pour mettre à jour les significations et "comprendre". Ces deux orientations continuent de traverser la sociologie à l'instar de Bourdieu qui a opéré une véritable conversion. Au départ il se présente comme le chantre d'une sociologie objectiviste, à l'arrivée comme le défenseur d'une sociologie qui se construit au plus près du vécu des acteurs : "pour comprendre comment les acteurs construisent le monde, il faut se transposer dans le leur" (Bourdieu, 1993). La posture clinique est alors une mise en œuvre de la sociologie compréhensive. L'une et l'autre sont inspirées par le désir de percer à jour l'énigme du sens, quand bien même la première va au delà dans la place qu'elle accorde au sujet dans la production de la connaissance et dans la délicate question de l'interprétation. Pour la sociologie clinique, l'interprétation n'est pas la phase ultime du processus de recherche. Elle le traverse de bout en bout en instituant un va-et-vient permanent entre le chercheur et l'objet, la théorie et la pratique le réflexif et le subjectif. C'est dans l'épreuve éclairée de l'intersubjectivité que le sociologue peut s'assurer de la pertinence et de la cohérence des résultats de ses recherches.

Gilles Herreros définit l'inclination du sociologue clinicien du côté de "l'avènement du sujet". Après avoir passé en revue les conceptions du sujet chez S. Freud, G. H. Mead, A. Touraine, J. Butler, J. Ardoino et J. Barus-Michel, il démonte les ambiguïtés du terme pour mieux en déceler la profondeur. L'avènement renvoie à l'idée d'un surgissement inopiné par opposition à l'avènement qui évoque l'idée d'un accouchement, d'une production. Il ne s'agit donc pas de fabriquer un sujet mais plutôt de le faire surgir, de contribuer à son déploiement.

Pour Xavier Mattelé, le chercheur en sociologie clinique adopte différents "points de vue" qui instaurent un espace de tensions et de réflexions. Le sujet, l'acteur et l'intersubjectivité définissent trois pôles, trois postures, trois régimes d'explication qui sont tout à la fois spécifiques et complémentaires. Le point de vue du sujet interroge le chercheur sur sa propre subjectivité. La confrontation au point de vue de l'acteur le renvoie à son objet et à la construction d'une posture objectivante. Ces deux positions de subjectivation et objectivation ne peuvent être ni confondues ni dissociées. La tension entre le double mouvement de centration et de décentration est productrice de connaissance à condition de construire un

dispositif méthodologique, un cadre qui balise l'interaction entre le chercheur et l'acteur, la rencontre entre leurs subjectivités respectives. Les relations complexes entre ces trois pôles créent un espace de production de connaissance dans lequel se conjugue recherche et intervention, réflexion et action.

Pierre Roche approfondit la question du processus de subjectivation. La posture clinique est doublement articulée sur un positionnement théorique et méthodologique. Le premier conduit à revisiter la question du sujet dont l'existence n'est pas donnée mais le résultat d'un processus de subjectivation réflexif, affectif et social. Le sujet est d'abord assujéti, assigné à une place, inscrit dans une trame historique. L'individu est à la fois produit et producteur de la société. Par la subjectivation, il peut penser, désirer et agir pour occuper d'autres places que celles qui lui ont été socialement et institutionnellement affectées. Ce processus est tout autant affectif que symbolique. Il n'y a de subjectivation que dans et par des affects intriqués dans et par le sens que le sujet attribue à ses propres déplacements. Pierre Roche insiste en particulier sur la transformation des "passions tristes" (Spinoza) en raisons d'agir, des affects inhibants et destructeurs en affects actifs et émancipateurs. Il revient au sociologue clinicien de proposer "des méthodes subjectivantes", de construire des espaces collectifs qui favorise une expression dynamique des conflits, de proposer un cadre qui favorise l'expression réflexive et émotionnelle pour la transformer en forces de réflexion et de coopération. La démarche clinique suppose que les acteurs "écrivent le social" en accédant à de nouvelles formes de savoir qui débouchent sur de nouvelles formes d'action.

Exploration des dimensions psychiques des phénomènes sociaux, remise en question des différentes formes de production du savoir, redéfinition des conceptions de l'objectivité et de la subjectivité, recours à des méthodologies subjectivantes dans la production de la connaissance, analyse de la notion de sujet face aux processus d'assujétissement, interrogation sur la posture du chercheur et de l'intervenant, autant d'enjeux qui démontrent l'intérêt d'intégrer la démarche clinique dans une perspective sociologique.

# Chapitre 1

## AUX SOURCES DE LA SOCIOLOGIE CLINIQUE

*Vincent de Gaulejac  
Laboratoire de Changement Social  
Université de Paris 7*

*"Dans notre vie il y a un monde conceptuel qui est le monde vécu"  
Friedrich Nietzsche*

La sociologie clinique propose de s'appuyer sur la démarche clinique pour appréhender les phénomènes sociaux, ce qui constitue une modalité particulière de faire de la recherche, de l'intervention. Il s'agit de travailler "au plus près du vécu des acteurs", aussi bien dans la construction des objets de recherche que dans les méthodes d'investigation. Cette orientation est l'aboutissement de débats qui traversent la sociologie française depuis sa naissance. Comme si la sociologie clinique était une résurgence de questions dont la source se situe aux fondations même de la sociologie. Le chapitre qui suit explore ces sources à partir des travaux de l'école française de sociologie, d'influences issues de l'École de Francfort, du Freudomarxisme et de la psychologie sociale américaine dans les années cinquante. Il évoque également la confluence avec la psychosociologie dans la mesure où la plupart des fondateurs de la sociologie clinique française en sont issus<sup>4</sup> Il ne prétend pas écrire l'histoire de la sociologie clinique, ou en définir les fondements épistémologiques. Impliqué fortement dans cette histoire, je ne peux que présenter une vision subjective, construite a posteriori, des influences et des débats qui me semblent être à la source des questions que nous nous posons aujourd'hui. Il s'agit d'une sorte de vagabondage théorique, afin de retrouver comment un certain nombre d'auteurs ont apporté des contributions qui viennent étayer nos réflexions actuelles.

Ce parcours théorique commence aux sources de la sociologie française, en compagnie de E. Durkheim, M. Mauss et G. Gurvitch. Il permet de constater combien la question du psychisme a toujours été au cœur de la réflexion sociologique. Il se poursuit avec les "dissidents" du Collège de sociologie, du Freudomarxisme et de l'École de Francfort qui, chacun à leur manière, abordent les zones obscures du social, les passions collectives, la question du pouvoir, les sentiments sociaux, les phénomènes irrationnels, les rapports entre la scène inconsciente et la scène sociale. Il évoquera également les figures de W. Reich et G. Devereux qui ont soulevé des questions théoriques et cliniques capitales. Enfin, il se termine dans les années soixante avec des précurseurs qui, entre psychosociologie, psychologie sociale et

---

<sup>4</sup> Les cahiers du Laboratoire de Changement Social, Spécial 30 ans (Université Paris 7, 2000) donnent une vision approfondie de cette histoire ainsi que *Le Vocabulaire de Psychosociologie*, sous la direction de J. Barus-Michel, E. Enriquez et A. Lévy, érès, Toulouse, 2002



socioanalyse, ont défendu la multiréférentialité, la nécessité de sortir de l'opposition entre sociologie et psychologie, mais surtout qui ont sorti l'approche clinique du champs médical et thérapeutique pour l'appliquer à des interventions sociales.

Ce tour d'horizon n'a rien d'exhaustif. Il s'arrête à l'orée de 1968, au moment où je commence ma formation en sciences sociales, où l'histoire intellectuelle devient pour moi une histoire vivante, où la connaissance des livres se double d'une connaissance des hommes et des institutions. J'ai évoqué ces rencontres dans le cadre du séminaire que j'anime au Laboratoire de Changement Social sur le thème "Histoires de vie et Choix théoriques"<sup>5</sup>. En amont de mon propre parcours, j'ai essayé ici de reconstituer l'épistémologie à partir de laquelle s'est construit "ma" sociologie clinique. D'autres auteurs, dans les chapitres suivants compléteront cette cartographie des auteurs et des écoles qui "nous autorisent à penser".

### *Durkheim et les processus socio-psychiques*

Dans un article présentant la genèse de l'approche clinique dans la sociologie, Eugène Enriquez écrivait : "la sociologie clinique, branche récente et en construction de la sociologie, a une vieille histoire, continuellement oubliée, occultée ou refoulée"<sup>6</sup>. Il évoque à ce propos la fameuse querelle entre Emile Durkheim et Gabriel Tarde, l'un considéré comme un « vrai » sociologue, l'autre renvoyé à la psychologie collective parce qu'il s'intéressait aux forces psychiques, à l'amour ou encore au désir de soumission. Nous ne reviendrons pas ici sur les causes de cette querelle qu'il faut resituer dans son contexte pour en comprendre les différents aspects. Mais simplement sur la difficulté, pour beaucoup de sociologues, de prendre en compte les dimensions psychiques, affectives, émotionnelles des rapports sociaux, comme si ces registres étaient l'affaire des psychologues et des psychanalystes, comme s'ils n'étaient pas pleinement des faits sociaux.

La célèbre règle de la méthode sociologique – "traiter les faits sociaux comme des choses" (Durkheim, 1937) – conduit bon nombre de sociologues à produire une représentation frigide de la société, sans âme et sans passion, renvoyant la dimension psychique à l'étude des comportements individuels. Comme si le souci "d'objectivité" devait se payer par l'élimination de tout ce qui exprime la part émotionnelle et affective de l'humain. Mais cette tendance a toujours été combattue par des auteurs qui, s'ils ne sont pas les plus nombreux, ne sont pas les moins talentueux, à commencer par le fondateur de la sociologie française.

Il y a là un paradoxe. La plupart des sociologues se réclament de Durkheim pour justifier leur rejet de la dimension psychique, alors même que celui-ci écrivait « l'étude des phénomènes psychiques-sociologiques n'est pas une simple annexe de la sociologie : elle en est la substance même. » (Durkheim, 1885) On peut donc penser que la suspicion vis-à-vis de la psychologie des profondeurs, chez bon nombre de sociologues, est en décalage avec le projet du fondateur de la sociologie française. Si l'on considère que l'objet privilégié de la sociologie clinique est d'étudier les rapports mutuels de l'être de l'homme et de l'être de la société, pour reprendre une proposition du Collège de Sociologie (Caillois, 1937), il n'est pas indifférent de comprendre comment le fondateur de la sociologie abordait cette question.

---

<sup>5</sup> Les séances de ce séminaire sont régulièrement publiées dans la collection *Changement social* chez l'Harmattan. Voir en particulier V. de Gaulejac, "S'autoriser à penser", N°13, 2007.

<sup>6</sup> Eugène Enriquez, *Genèse et développement de l'approche clinique en France et en Europe de l'ouest* (Gaulejac, Roy, 1993).

*Les règles de la méthode sociologique* (Durkheim, 1937) affirment clairement la primauté de l'explication sociale et le démarquage vis-à-vis de toute explication psychologique : « La cause déterminante d'un fait social doit être recherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle » (p. 109). Il s'agissait alors d'affirmer la primauté de l'explication sociologique sur toute autre forme d'explication qu'elle soit métaphysique, organiciste ou psychologique : « La fonction d'un fait social ne peut être que sociale (...) C'est parce que les sociologues ont souvent méconnu cette règle et considéré les phénomènes sociaux d'un point de vue trop psychologique, que leurs théories paraissent à de nombreux esprits trop vagues, trop flottantes, trop éloignées de la nature spéciale des choses qu'ils croient expliquer. » (p. 110) La défense d'une posture fondamentalement sociologique conduit Durkheim à formuler une des règles de base de la méthode : « Toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fautive » (p. 103). Au nom de cette formule plusieurs générations de sociologues ont adopté une attitude hostile et combative vis-à-vis de la psychologie, comme de la psychanalyse, les éloignant de l'étude des faits socio-psychiques.

Durkheim, dans le même ouvrage, est beaucoup plus nuancé et dialectique que la plupart de ses disciples sur la question des rapports entre le social et le psychique. Bien que, sur ce point, ses formulations soient beaucoup moins claires que sur l'affirmation de la primauté de l'explication causale sociologique. On perçoit sa difficulté dans une citation pour le moins alambiquée : « Ce n'est pas à dire, assurément, que l'étude des faits psychiques ne soit pas indispensable au sociologue. Si la vie collective ne dérive pas de la vie individuelle, l'une et l'autre sont en étroit rapport ; si la seconde ne peut expliquer la première, elle peut, du moins, en faciliter l'explication. » On saisit dans ce propos son souci de protéger la sociologie et d'assurer son indépendance vis-à-vis de la psychologie en défendant un principe de base : expliquer le social par le social. Il convient d'aller jusqu'au bout de l'explication dans le registre sociologique avant d'aller chercher d'autres facteurs explicatifs dans les autres disciplines.

L'ouverture qu'il préconise pour une intrication entre sociologie et psychologie est nuancée par la hiérarchisation qu'il institue entre les deux disciplines. L'objet de la psychologie se réduit à ce que la sociologie ne parvient pas à expliquer. "On le voit bien avec le développement de la psychologie collective durkheimienne, qui allait conduire à des tensions, non à la coopération, entre ces deux sciences. La part que Durkheim avait laissée à la psychologie individuelle pure allait être grignotée peu à peu par ses disciples"<sup>7</sup>. René Bastide souligne ici un point décisif. Le déplacement du débat théorique du registre de la connaissance au registre du corporatisme disciplinaire. Combien de fois, dans des colloques, des cours à l'université ou dans des jurys de thèse, avons-nous entendu des collègues affirmer de façon péremptoire "Ce n'est pas de la sociologie !" Dès qu'un chercheur s'aventure à explorer les frontières de la discipline, et plus particulièrement les rapports entre les processus sociaux et psychiques, il est rappelé à l'ordre et sommé de choisir son camp.

On pouvait comprendre cette position à un moment où la sociologie n'existait pas comme discipline reconnue, à un moment où elle avait besoin de se construire et de s'affirmer. Pourtant, depuis toujours, elle se heurte à un élément incontournable : les faits sociaux sont aussi des faits psychiques. Durkheim le reconnaît explicitement. « Il est incontestable que les faits sociaux sont produits par une élaboration *sui generis* de faits psychiques (...) une culture psychologique plus encore qu'une culture biologique, constitue donc pour le sociologue une

---

<sup>7</sup> René Bastide, *Sociologie et psychologie*, in G. Gurvitch, *Traité de sociologie*, Paris, PUF, 1962, p. 66.

propédeutique nécessaire ; mais elle ne lui sera utile qu'à condition qu'il s'en affranchisse après l'avoir reçue et qu'il la dépasse en la complétant par une culture spécialement sociologique. » Le sociologue doit donc acquérir une formation psychologique, puis renoncer à faire de la psychologie pour s'établir « au cœur même des faits sociaux. » Et il ajoute dans une note en bas de page "les phénomènes psychiques ne peuvent avoir de conséquences sociales que quand ils sont si intimement unis à des phénomènes sociaux que l'action des uns et des autres est nécessairement confondue. C'est le cas de certains faits socio-psychiques" (p. 111).

### *De Durkheim à Freud*

Pour illustrer ce propos, Durkheim évoque "l'énergie sociale" au croisement de la pulsion et du pouvoir lié au statut professionnel. "Ainsi un fonctionnaire est une force sociale, mais c'est en même temps un individu. Il en résulte qu'il peut se servir de l'énergie sociale qu'il détient, dans un sens déterminé par sa nature individuelle et, par là, il peut avoir une influence sur la constitution de la société". Si les comportements des acteurs sont en grande partie conditionnés par leur statut social, leur fonction et leur position, ils sont aussi des individus qui peuvent mettre leur "force sociale au service d'idées personnelles" (p. 111). Durkheim évoque ici non seulement l'intérêt de l'acteur, ses stratégies pour occuper des positions de pouvoir, mais encore ses désirs, ses aspirations, ses affects, la façon dont les intentions conscientes sont sous-tendues par des forces pulsionnelles. Il y a là une ouverture de la sociologie vers la psychanalyse.

Un autre exemple cité par Durkheim mérite l'attention : « En même temps que les institutions s'imposent à nous, nous y tenons ; elles nous obligent et nous les aimons. »<sup>8</sup> Le rapport entre les individus et les institutions, ou les organisations, est un rapport social (elles s'imposent à nous) et un rapport affectif (nous les aimons et nous les haïssons). Il faudra attendre Freud et son essai *Psychologie collective et analyse du Moi*, pour mieux comprendre le lien amoureux qui s'instaure dans une foule mais surtout dans des organisations comme l'église ou l'armée (Freud, 1921). Chacun projette son propre idéal sur l'objet aimé et introjecte les qualités de cet objet. Ce double mouvement au cœur de la passion, de la fusion avec la personne aimée, se retrouve dans le rapport du militaire à son armée ou de l'ecclésiastique à son église.

Le lien social, aujourd'hui objet d'interrogations multiples, est fondamentalement un lien libidinal, quand bien même on ne peut le réduire à cette dimension pulsionnelle. Il est totalement social et totalement psychique, ces deux dimensions étant indissociables.

Il y a donc une continuité entre Durkheim et Freud. On trouve chez Durkheim, dès 1895, une attention à la notion de « faits socio-psychiques ». Il développera les liaisons existantes entre psychisme individuel et psychisme collectif dans son dernier ouvrage *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) dans lequel il insiste sur le rôle essentiel des croyances et des passions dans la vie collective. Il y évoque en particulier « l'état d'effervescence de la vie collective qui change les conditions de l'activité psychique : des énergies mentales sont surexcitées, les passions plus vives, les sensations plus fortes » (Durkheim, 1912).

Les objets et les thèmes qui préoccupent les sociologues cliniciens étaient donc présents dès la fondation de la sociologie. Il convient de souligner ce point vis-à-vis de ceux qui pensent que la sociologie clinique n'est qu'un nouvel habillage de la psychosociologie, un "cheval de Troie" de la psychologie sociale qui tenterait de pénétrer clandestinement le champ sociologique, ou encore qu'elle

---

<sup>8</sup> Préface des *Règles de la méthode sociologique*, page XXI.

serait du côté de Gabriel Tarde contre Émile Durkheim. Ce débat peut sembler fort éloigné de notre propos. Mais nous avons ici les mêmes processus à l'œuvre que dans les histoires de familles. La "famille" sociologique est encore habitée par un antipsychologisme primaire souvent attribué à Durkheim alors que cet "arrière grand-père" était partisan d'approfondir les rapports entre la sociologie et la psychologie, thème repris à son compte par son neveu.

### *Mauss et la sociologie psychologique*

Depuis Durkheim, bon nombre de sociologues ont défendu la nécessité de s'intéresser à la psyché, à commencer par Marcel Mauss, selon lequel « les phénomènes sociaux sont d'abord sociaux, mais sont aussi en même temps et à la fois psychologiques et sociologiques. »<sup>9</sup> Dans une conférence à la Société de Psychologie, le neveu de Durkheim développe longuement sa conception des liens entre les deux disciplines. Il considère la sociologie comme une science du vivant. "Il n'y a de sociétés qu'entre vivants". Les phénomènes sociologiques sont de la vie. Donc, la sociologie n'est qu'une partie de la biologie, tout comme la psychologie, car vous et nous n'avons qu'affaire qu'à des hommes en chair et en os, vivant ou ayant vécu. En conséquence, la sociologie et la psychologie humaine "appartiennent à cette partie de la biologie qu'est l'anthropologie, c'est-à-dire le total des sciences qui considèrent l'homme comme être vivant, conscient et sociable". Sociologie et psychologie ayant des regards complémentaires sur des faits humains, il convient donc de construire une "sociologie psychologique" qui a pour objet d'analyser "le rapport des faits psychiques et des faits matériels dans la société". La sociologie a pour objet ces "faits matériels", qu'il convient d'analyser du triple point de vue morphologique, statistique et historique, mais elle a également pour objet le rapport des faits matériels et des faits psychiques qui constitue "une partie essentielle de la sociologie ou encore de la psychologie collective" (Mauss, 1924, op. cit.).

L'objet de cette sociologie psychologique concerne les représentations collectives qui rassemblent les "idées, concepts, catégories, mobiles d'actes et de pratiques traditionnels, sentiments collectifs et expressions figées des émotions et des sentiments". Bien qu'il n'emploie pas le terme, il décrit ici toutes les composantes de la subjectivité dont il revendique l'étude. En définitive, l'étude de l'homme ne peut se diviser. "Nous avons affaire toujours à son corps, à sa mentalité tout entiers, donnés à la fois et tout d'un coup. Au fond, corps, âme, société tout se mêle" (p. 303). L'analyse de cet ensemble complexe, qu'il appelle des "phénomènes de totalité", requiert de la part des sociologues comme des psychologues une ouverture pluridisciplinaire afin de prendre en compte tous les registres de l'homme, "son corps, ses instincts, ses émotions, ses volontés, ses perceptions et son intellection" (p. 307). La notion de fait social total devient alors le point de jonction entre une psychologie concrète et une sociologie, également concrète, qui se rencontrent pour décrire les hommes, "êtres complets et complexes, dans leurs organismes et leurs *psychai*..." (Mauss, 1950, p. 276).

Les propos de Marcel Mauss font échos à quelques idées fortes au fondement de la sociologie clinique. L'importance du vécu comme spécificité incontournable de l'humain. La nécessité d'une approche anthropologique qui évoque la définition de la clinique comme "l'étude de l'homme en situation" (Lagache, 1949). L'attention aux représentations, aux sentiments et aux émotions. L'appréhension de l'être humain dans ses trois composantes biologique,

---

<sup>9</sup> Marcel Mauss, "Rapports réels et pratiques de la Psychologie et de la Sociologie", communication présentée le 10 janvier 1924 à la Société de Psychologie (Mauss, 1968, p. 285). Pour René Bastide, "c'est Marcel Mauss qui a conclu, en 1924, après la période de luttes entre impérialismes rivaux, le premier traité de paix qui a permis la collaboration des psychologues et des sociologues" (Bastide, op. cit., p. 71).

psychologique et sociale. Le projet de construire une socio-psychologie qui considère les phénomènes sociaux dans leurs dimensions matérielle et psychique. La nécessité pour le sociologue de tenir compte du sens que les personnes donnent à leur vie et à l'histoire dont ils sont les protagonistes.

### *Le Collège de Sociologie et l'analyse "des éléments vitaux de la société"*

Des préoccupations similaires animent, dans les années trente, les créateurs du Collège de sociologie, en particulier Georges Bataille et Roger Caillois, rejoints par Michel Leiris, dont le projet est de cerner "les éléments vitaux de la société", ou encore « les points de coïncidence entre les tendances obsédantes fondamentales de la psychologie individuelle et les structures directrices qui président à l'organisation sociale et commandent ses révolutions. »<sup>10</sup>

La sociologie doit cerner les turbulences de la vie sociale en lien avec l'expérience intime de l'homme, ses tragédies, ses relations au sacré, ses excès dans l'érotisme, la guerre, la fête, les jeux et toutes les activités humaines qui ont une "valeur communautaire au sens actif du mot, c'est-à-dire en tant qu'elles sont *créatrices* d'unité" (Bataille, 1937, cité par Hollier p. 36). Trois questions sont énoncées comme étant prioritaires : le pouvoir, le sacré et les mythes. Il convient donc de développer "un travail critique ayant pour objet les rapports mutuels de l'être de l'homme et l'être de la société : ce qu'il attend d'elle, ce qu'elle exige de lui" (Caillois, 1938, cité par Hollier p. 296).

En réaction contre le scientisme qui menace la sociologie, le manifeste du collège de sociologie affirme : "Les faits sociaux ne sont pas des choses"<sup>11</sup>. Ses rédacteurs ne souhaitent pas pour autant abandonner la préoccupation d'objectivité et le projet scientifique de la sociologie. Georges Bataille termine sa première intervention en déclarant : "La tentative du Collège de Sociologie doit être située exclusivement sur le plan de l'objectivité scientifique" (p. 54). Mais il veut se démarquer des "interdits rationalistes". À l'encontre de ces derniers, il propose d'étudier "ce qui était objet non pas de savoir, mais de ces formes d'ignorance que sont le mépris, le dégoût, voire la peur" vis-à-vis de "l'aspect essentiellement répugnant des choses sacrées" (Hollier, 1979, p. 21). Il y a là un activisme épistémologique roboratif qui réhabilite l'étude des phénomènes exclus par le savoir officiel. Étudier la part maudite du social, ses zones les plus troubles et les plus obscures.

Il s'agit aussi de remettre en question la séparation académique entre la connaissance et l'action. Entre Marx, qui voulait transformer le monde, et Rimbaud, qui voulait changer la vie, il y a place pour une troisième voie, celle d'une science engagée qui s'attaque "aux sujets brûlants" de son époque. Le savant fait partie de son objet. Il est impliqué, qu'il le veuille ou non. Il n'y a pas de neutralité possible lorsqu'on étudie les aspects les plus profonds de la vie sociale. Bataille souligne avec force, lors de la première réunion du Collège, combien le sociologue engage sa vie dans ses analyses. "Suivant que les hommes considèrent les ensembles qu'ils forment comme des tas de poussières ou de grains, comme des vagues formées de molécules qui ne sont unies que par le mouvement ou au contraire comme des

---

<sup>10</sup> Déclaration d'Acéphale, N°3, juillet 1937, intitulée *Note relative à la fondation d'un "Collège de sociologie"* (Hollier, 1979).

<sup>11</sup> La formule sera reprise par un des rédacteurs du manifeste, Jules Monnerot, *Les faits sociaux ne sont pas des choses*, Gallimard, 1946. Rappelons à ce propos la formule de Durkheim "il faut traiter les faits sociaux comme des choses", c'est-à-dire les analyser sur le modèle scientifique de l'époque dominé par la physique newtonienne, dont les maîtres mots étaient extériorité, neutralité, objectivité...

organisations, possédant tous les droits sur les parties qui le composent, ils prennent les armes dans un camp ou dans le camp adverse et le jeu de la mort commence entre eux." (op. cit., p. 22)

Ces mots prennent une résonance particulière dans le contexte dans lequel ils sont prononcés. L'Europe est alors en crise économique et sociale. Le front populaire gouverne en France, la guerre civile fait rage en Espagne débouchant sur la dictature franquiste, Hitler accapare tous les pouvoirs en Allemagne. Face à la montée du nazisme, aux menaces de guerre, le sociologue est obligé de choisir son camp. Le scientifique est pris dans des enjeux qui le dépassent mais qu'il ne peut ignorer. Dans ce contexte, il doit prendre des risques. L'engagement existentiel du savant est inévitable parce que ses analyses sont parties intégrantes de sa vie. Hollier cite à ce propos Bachelard qui ne faisait pas partie du Collège de sociologie. Mais ce texte est publié par Caillois en 1936 : "Il faut rendre à la raison humaine sa fonction de turbulence et d'agressivité (...) Il faut aller du côté (...) où la raison aime à être en danger". Il s'agit, là encore, de s'attaquer aux interdits de savoir, de mener la raison dans les sphères les plus obscures de *l'être de l'homme* et dans les zones d'ombre de *l'être de la société*.

L'aventure du Collège de Sociologie ne durera pas. Il cessera ses réunions en juillet 1939. La guerre mettra un terme à sa créativité. Son influence sur la sociologie française sera quasi inexistante. Ses membres sont plus souvent cités par les littéraires que par les scientifiques. Leur influence restera marginale quand bien même les questions qu'ils ont soulevées restent essentielles : l'importance attachée à la dimension existentielle des rapports sociaux ; l'opposition à toutes les formes de pensée qui, au nom de la science, évacuent "l'irrationnel", le sacré, la sexualité, l'érotisme, le pulsionnel, l'affectif, tout ce qui constitue "les éléments viraux" de la société; l'attention aux forces obscures de la vie sociale, à "la part maudite" des phénomènes économiques et sociaux; l'engagement du sociologue dans la connaissance et dans l'action comme deux faces indissociables d'un même mouvement.

La guerre de 1939-1945 va stopper cette effervescence intellectuelle. L'occupation Allemande puis la libération et la reconstruction mobilisent toutes les énergies. La France sort exsangue de ces épreuves. Il faudra attendre les années cinquante pour assister à une renaissance du débat intellectuel, marqué par l'influence de Jean Paul Sartre et celle du marxisme sur tous les milieux intellectuels. La guerre froide est à son apogée. Le parti communiste français rassemble près du quart de l'électorat. L'influence américaine est également importante. Suite à la libération par les armées alliées et au plan Marshall, la culture "made in USA" devient un modèle dans le domaine de la musique, des arts et de la culture. Dans le champ des sciences humaines, cette influence va se manifester, d'abord de manière diffuse, à travers deux pôles, l'un quantitativiste et positiviste, dont la figure de proue est Paul Lazarsfeld, l'autre qualitatif et humaniste dominé par les figures de Kurt Lewin et Carl Rogers qui vont accompagner l'émergence de l'école française de psychosociologie. Dans le même temps, au sein des milieux académiques, l'université française est alors dominée par la Sorbonne où professent Raymond Aron et Georges Gurvitch en sociologie, Daniel Lagache en psychologie clinique et en psychanalyse, Jean Stoetzel en psychologie sociale.

### *Gurvitch et les phénomènes psychiques totaux*

La refondation de la sociologie après la guerre est marquée par le déclin de l'influence Durkheimienne et la montée de la sociologie marxiste, de la sociologie américaine et du structuralisme. Aron et Gurvitch sont profondément marqués par la guerre, les tensions entre l'Est et l'Ouest, l'opposition frontale entre le capitalisme et le communisme. Ils vont introduire

de nouveaux paradigmes en particulier issus de la sociologie allemande. R. Aron a assisté à la montée du nazisme et de l'antisémitisme en Allemagne alors qu'il y préparait sa thèse. En 1940, il rejoint le Général De Gaulle à Londres où se forge son intérêt pour les questions politiques et géopolitiques. Il combat les idéologies, toutes les formes de totalitarisme, professant un libéralisme pragmatique inspiré d'Alexis de Tocqueville et de Max Weber. Georges Gurvitch a été un compagnon de Lénine. Il participe à la révolution de 1917 en Russie avant de se réfugier en France au milieu des années vingt. Les lois antisémites de Vichy l'obligent à s'exiler aux USA d'où il revient à la libération. Si Marx reste pour lui un penseur incontournable, en particulier l'analyse dialectique, il récuse l'idée d'un déterminisme causal principal de type économique, pour une approche pluraliste compatible avec la liberté (Gurvitch, 1955, a). Il dénonce les oppositions simplistes entre individu et société, structure et conflit, individuel et collectif, psychologie et sociologie. Il défend la "réciprocité des perspectives" entre les différents "paliers" de la réalité sociale. La société est multiple. Pour étudier un fait social, le sociologue doit analyser ses différents paliers sans qu'aucun d'eux ne soit, a priori, déterminant. Ces éléments s'articulent entre eux dans un sens de complémentarité dialectique qu'il définit comme "des contraires se complétant au sein d'un ensemble par un double mouvement qui consiste à croître et s'intensifier tantôt dans la même direction, tantôt dans des directions opposées" (Gurvitch, 1955, b). Parmi ces différents paliers on peut retenir la démographie, les modèles sociaux, les organisations, les attitudes collectives, les valeurs et les idées collectives, les états mentaux et actes psychiques.

Les hommes font la société, la société en retour les contraints. Il convient donc de repenser les rapports entre sociologie et psychologie : "C'est dans les profondeurs les plus intimes de notre moi que nous retrouvons la conscience collective et inversement, nous constatons que c'est dans les états les plus intenses, que ces consciences collectives cessent d'exercer une pression sur les consciences individuelles. Les consciences collectives sont en chacun de nous et chacun de nous est dans les consciences collectives" (Gurvitch, 1957, b). Les relations entre les individus s'établissent au sein d'un "Nous", ce qui rend la distinction entre la conscience individuelle et la conscience collective bien incertaine.

Dans cette perspective, Gurvitch propose de compléter la proposition de Mauss sur les phénomènes sociaux totaux par l'étude des "phénomènes psychiques totaux". Il définit le psychisme comme "un drame de tension croissante et décroissante vers la réaction spontanée, qui peut être par ailleurs individuelle, interpersonnelle ou collective, de préférence les trois à la fois. Nous avons dans le psychisme (...) des directions enchevêtrées vers le collectif (Nous, groupes, classes, sociétés globales), l'interpersonnel (interindividuel ou inter groupal) et individuel. Dans ces conditions le concept de phénomène psychique total (...) comprend à la fois tous les degrés du psychisme, toutes les colorations de celui-ci, toutes ses manifestations inconscientes, conscientes, subconscientes, toutes ses directions vers le collectif, l'interpersonnel et vers l'individuel, enfin l'ensemble des situations conflictuelles sur lesquelles le psychisme se greffe"<sup>12</sup>. Ainsi, des manifestations psychiques sont à l'œuvre dans tous les registres de la vie sociale. Elles sont parties intégrantes de l'être social. Si elles peuvent être étudiées de manière indépendante, il y a une intrication permanente entre le psychisme individuel et le psychisme collectif.

Les frontières entre la sociologie et la psychologie s'estompent. Le principe de la réciprocité des influences entre le registre social et le registre psychique est reconnu comme un processus incontournable. Chacun de ces registres obéit à des lois qui lui sont propres, mais leur

---

<sup>12</sup> Georges Gurvitch, Les phénomènes sociaux totaux et la science de l'homme, *Esprit*, mai 1956, p. 390.

intrication conduit à ne pas pouvoir les séparer totalement. Ils s'étayent l'un sur l'autre, se combinent, s'influencent, se connectent dans des relations permanentes et indissociables. Il revient aux sociologues, comme aux psychologues, d'analyser ces influences réciproques dans la mesure où l'on ne peut jamais isoler l'individu de son contexte social, comme on ne peut séparer l'analyse des phénomènes sociaux des manifestations psychiques qui les constituent.

### *Wilhelm Reich, entre marxisme et psychanalyse*

Dans le contexte d'ouverture de la sociologie française de l'après guerre, les références à Marx, Weber et Freud deviennent centrales. La défaite de l'Allemagne réhabilite différents courants de pensée combattus par le régime Nazi. D'autant plus que l'horreur de la guerre et de l'holocauste confronte les intellectuels à chercher à comprendre ce qui est considéré comme une défaite de la Raison. Comment et pourquoi la civilisation peut-elle conduire à la barbarie? Est-il concevable que la modernité, toute auréolée de l'idée de progrès et de rationalité, débouche sur une régression sauvage, destructrice et irrationnelle?

Un auteur, Wilhelm Reich, totalement marginalisé sauf pendant quelques années dans la mouvance des événements de 1968, tente de répondre à ces questions dès les années trente en s'appuyant à la fois sur le matérialisme historique et dialectique de Marx, et l'analyse psychanalytique de Freud. Son influence en France est épisodique. Mais il est une figure particulièrement symptomatique des tentatives initiées par des groupes freudiens, engagés politiquement, comme Otto Fenichel, Eric Fromm, Edith Jacobson, Annie Reich et bien d'autres. Ces différents auteurs restent mal connus et ont été pour certains traduits tardivement. W. Reich est sans doute le plus créatif et le plus "inquiétant" de ce groupe avec lequel il s'est d'ailleurs disputé.

Dès 1929, W. Reich pose les bases d'une articulation entre le marxisme et la psychanalyse, en étant attentif au risque de confusion entre les registres socio-économique et intrapsychique. Si les questions sociologiques ne doivent pas être abordées avec une méthode psychologique, la fécondité de l'approche psychanalytique permet de comprendre certains phénomènes sociaux comme la formation des idéologies, le problème de la conscience de classe ou encore l'intériorisation de l'idéalité. Le véritable objet de la psychanalyse est "la vie psychique de l'homme devenu être social" (Reich, 1929). Il ne faut pas opposer les causes économiques aux motivations inconscientes mais considérer les processus psychiques comme des "forces médiatrices entre l'être social et le mode de réaction humain" (op. cit. p. 41). Reich va appliquer ce modèle théorique pour comprendre l'adhésion des masses au Nazisme, à un pouvoir dictatorial, répressif et insensé. Comment le prolétariat allemand, dans sa grande majorité, a-t-il pu suivre Hitler plutôt que le parti communiste? "Ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas que l'affamé vole ou que les ouvriers fassent grève, mais pourquoi tous les affamés ne volent pas et pourquoi la majorité des exploités ne font pas grève" (Reich, 1933). Deux hypothèses sont avancées pour expliquer ce double mouvement d'adhésion et de soumission. D'une part l'existence d'une corrélation forte entre la structure économique d'une société et la structure psychologique de ses membres. D'autre part la répression sexuelle qui fabrique des citoyens adaptés à un ordre fondé sur la propriété privée. Le refoulement sexuel renforce la réaction politique par le chemin de satisfaction substitutive comme la sublimation. H. Marcuse développera cette hypothèse à partir de la notion de sublimation répressive. La morale sexuelle inhibe la conscience de classe, donc la révolte contre les forces d'oppression, et favorise l'acceptation d'un ordre social injuste, inégalitaire, et la soumission à l'autorité, à une image paternelle forte à la fois crainte, idéalisée et inattaquable.



Pour lutter contre la répression sexuelle, dont il estime qu'elle est, avec l'exploitation économique et la répression politique, la cause majeure de l'aliénation des masses et de leur incapacité à se révolter, W. Reich va développer des recherches sur "la cuirasse caractérielle", le déblocage de l'énergie sexuelle à partir de techniques bioénergétiques. Il sera l'inspirateur de la végétothérapie et du mouvement AA (analyse actionnelle), mouvement communautaire qui voulait concilier l'abolition de la propriété, la liberté sexuelle et l'élevage collectif des enfants.

Malgré son caractère profondément novateur, l'œuvre de W. Reich sera déconsidérée. Sans doute à cause de son caractère révolutionnaire et radical, mais aussi parce que son auteur deviendra délirant et paranoïaque. Pourtant elle aura un impact considérable sur le courant Freudo-marxisme et certains membres de l'École de Francfort. Cette influence est particulièrement nette auprès des jeunes impliqués dans les mouvements de 1968 et des années soixante dix. Elle s'est épuisée avec d'une part l'effondrement du marxisme comme théorie de référence chez les intellectuels, corrélatif de l'effondrement des régimes communistes d'Europe de l'Est, et de l'éclatement de la psychanalyse en une multitude de groupuscules mobilisés sur des querelles internes, dont la plupart ont désinvesti la réflexion sur l'articulation entre les deux scènes, la scène sociale et la scène inconsciente. Mais si l'influence de Reich est aujourd'hui oubliée et même refoulée, elle reste marquante pour la génération des soixante-huitards. On retiendra en particulier le lien entre les contradictions sociales et les conflits sexuels, l'analyse des relations entre les inhibitions émotionnelles, corporelles et sociales, la critique de la "petite famille" comme entreprise de fabrication de névroses, l'articulation entre les structures socio-économiques, les formes de pouvoir intrafamilial et les processus intrapsychique, et enfin la nécessité d'appuyer la réflexion théorique sur une pratique à la fois clinique et politique.

### *Le freudo-marxisme et l'École de Francfort*

Sur bien des aspects, on retrouve ces questions dans les débats au sein de l'École de Francfort. L'institut de Recherche sociale a été fondé en 1923 par Félix Weil, étudiant en sciences politiques à l'université de Francfort, grâce à un don de son père. La première direction fut confiée à Karl Grümberg. Sous la direction de Max Horkheimer, en 1930, l'Institut prend une orientation plus clairement pluridisciplinaire qui intègre au marxisme la philosophie, la sociologie et la psychanalyse, avec des collaborateurs divers, dont les plus connus sont Theodor W. Adorno, Herbert Marcuse et Erich Fromm.

La "Théorie critique" récuse l'idée Hégélienne de l'identité qui résulte du dépassement des contradictions. Il ne peut y avoir de dépassement. Il convient donc de renoncer à l'illusion d'une Vérité universelle. Contre le rationalisme, le positivisme, l'abstraction de l'activité scientifique déconnectée de la vie sociale, il convient de développer une sociologie critique. Le premier thème de travail proposé par Horkheimer à l'Institut de recherche social illustre le projet d'élucider "la question du rapport entre la vie économique de la société, le développement psychique des individus et les transformations dans les régions culturelles". Il s'agit d'étudier la mentalité sociale des ouvriers qualifiés et des employés sous la République de Weimar, non pas pour effectuer un simple travail de sociologie empirique, mais pour répondre à une question théorique : "Quels rapports peut-on établir pour tel groupe social et à telle époque et dans certains pays, entre son rôle dans le processus économique, la transformation de la structure psychique de ses membres particuliers et les idées et les institutions qui agissent sur cette structure psychique prise comme ensemble de la totalité

sociale, et qui sont produites par elle?"<sup>13</sup> La méthodologie proposée pour cette étude devait combiner l'exploitation de statistiques, l'examen de textes sociopsychologiques et de questionnaires approfondis auprès des ouvriers et des employés. Cette première enquête ne sera pas publiée. La dictature nazie oblige les membres de l'Institut à se réfugier à Paris, puis aux USA. Une deuxième enquête sur l'autorité poursuit le projet d'articuler une question théorique sur une recherche empirique. L'autorité désigne "l'aptitude, consciente ou inconsciente, à s'intégrer ou à se soumettre, la faculté (...) de vivre dans la dépendance d'ordre imposés et de volontés étrangères" (Horkheimer, 1936). L'enquête présente un triptyque : une partie théorique combinant des approches, philosophique (Horkheimer), psychosociologique (Fromm) et politique (Marcuse), auxquelles devait s'ajouter une approche économique non réalisée; une deuxième partie, empirique dirigée par Fromm à partir de questionnaires; une troisième à partir de monographies complétée par l'analyse qualitative d'entretiens avec 59 familles.

La problématisation multiple, la multiréférentialité, l'articulation entre questions théoriques et investigations de terrain, l'introduction de l'analyse de cas, la combinaison de référents sociologiques et psychologiques, se retrouvent dans une troisième enquête sur l'antisémitisme qui sera menée sous l'égide de l'Institut de recherches sociales, mise en chantier aux Etats-Unis en 1943. Dans un contexte dominé par les approches quantitatives et positivistes, l'enquête combine des données quantitatives avec des entretiens approfondis afin de saisir sur le vif les habitus antisémites jusque dans leur inscription inconsciente. Le document final combine une étude psychologique et sociologique des anciens combattants, avec la contribution de Bruno Bettelheim, une interprétation psychanalytique de l'antisémitisme, une partie sur la personnalité autoritaire, sous la direction d'Adorno et une introduction de Max Horkheimer dans lequel il écrit : "Notre objectif n'est pas seulement de décrire le préjugé, mais de l'expliquer pour contribuer à le faire disparaître (...) Cette disparition implique une rééducation scientifiquement planifiée, sur les bases d'un savoir scientifiquement établi". (Horkheimer, 1947).

Ces propos illustrent la croyance dans la toute puissance de la science mise au service d'un projet éducatif de lutte contre les aspects négatifs des comportements humains et les forces destructrices de la société. Sur le statut de la psychanalyse, comme sur les liens entre recherche et intervention, le débat est ouvert. La psychanalyse fournit les éléments de compréhension pour déchiffrer la conscience sociale dans ses dimensions inconscientes. Le lien se fait entre fantasme et conscience historique, ouvrant la voie au freudo-marxisme et à la sociopsychanalyse. Mais la théorie psychanalytique apparaît comme une théorie de référence parmi d'autres et non comme le socle d'une théorie globale de l'homme et la société. Elle devient un élément inséré dans une théorie du social, "l'une des composantes de la boîte à outils critique" (Assoun, 1987, p. 87). La sociologie critique recourt à la psychanalyse pour explorer les dimensions inconscientes des processus sociaux, comme par exemple les aspects familiaux du processus de constitution d'une personnalité autoritaire. Ou encore dans l'établissement du "portrait socio libidinal du petit bourgeois", dont les caractéristiques sont l'amour de la possession, le puritanisme, la passion de l'ordre, fondés sur une "constellation anale"<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Max Horkheimer (1931), La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un Institut de Recherches Sociales, in *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978. Cité par Paul Laurent Assoun, *L'École de Francfort*, Que sais-je ? PUF, 1987, p.49.

<sup>14</sup> Erich Fromm, *La caractérologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale*, 1932, cité par Paul-Laurent Assoun.

Il y a là l'ambition de constituer une psychologie sociale analytique que Paul-Laurent Assoun commente en ces termes : "L'analyse marxiste trouvait dans la psychanalyse un instrument du déchiffrement du fameux chaînon de la superstructure à l'infrastructure, ce qui suppose une articulation signifiante de la structure libidinale et de la structure sociale" (Assoun, 1987, p. 89). Herbert Marcuse poursuivra dans cette voie, en montrant l'importance de la lutte entre Eros et Thanatos dans la dialectique socio-historique (Marcuse, 1955). L'émancipation collective passe par une réconciliation entre le pôle inconscient et le pôle historique. La combinaison entre refoulement et répression est alors au cœur des rapports entre l'homme et la société. La psychanalyse est incontournable pour analyser les composantes pulsionnelles des contradictions sociales, comprendre la subjectivité sociale, jusqu'aux dimensions psychosociales du sujet sociohistorique.

Pour l'École de Francfort, la recherche ne doit pas seulement résoudre des problèmes théoriques mais également répondre à des préoccupations sociales et politiques. La connaissance scientifique doit produire des diagnostics débouchant sur des interventions concrètes, sur des projets d'émancipation. Il y a là une ouverture sur une approche clinique du social dans un contexte où il s'agit de comprendre "pourquoi l'humanité sombrait dans une nouvelle forme de barbarie", ou encore "l'autodestruction de la Raison" (Adorno, Horkheimer, 1947). Cette crise historique du logos, liée à l'idéal rationnel de la domination de la Nature, à la volonté de maîtrise de soi et du monde, conduit à une critique de la raison instrumentale et une analyse de la généalogie du mal. Ainsi Marcuse se présente comme "médecin progressiste de la culture". Il s'agit alors de réintroduire la question du sens, seule "thérapie" concevable au niveau de la société (Barus-Michel, 2004). L'idée d'un mal radical de l'histoire conduit à réinterroger la place du sujet socio-historique et du sujet de l'inconscient comme radicalement divisés et nécessairement co-existant.

### *Georges Devereux, entre la clinique, l'anthropologie et la psychanalyse*

Ce tour d'horizon des sources qui ont irrigué la sociologie clinique serait incomplet s'il n'évoquait les travaux d'un autre précurseur aussi nomade qu'inclassable. G. Devereux est un homme pluriel tant sur le plan des langues, des cultures, des lieux que des disciplines. Né en Hongrie en 1908, il quitte la Roumanie à 18 ans et vient à Paris où il étudie la physique avant de découvrir l'ethnologie avec Marcel Mauss. En 1935 il soutient une thèse en anthropologie sur la vie sexuelle des indiens Mohave et entreprend une psychanalyse avec Géza Róheim à New York, puis avec Marc Schumberger à Paris, pendant une année, et enfin avec Robert H. Joffe dans le Kansas. À l'image d'une vie professionnelle en mouvement entre Paris, au CNRS en 1946 pendant un an, à l'hôpital psychiatrique de Topeka au Kansas de 1947 à 1956, à l'Université Temple de Philadelphie où il enseigne l'ethnopsychiatrie de 1956 à 1963, tout en exerçant comme psychanalyste à New York. Il est alors sollicité par Claude Lévi-Strauss et Roger Bastide pour être nommé directeur d'études associé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

La trajectoire atypique de ce chercheur hors normes le conduit à remettre en question les barrières disciplinaires dans la construction de l'ethnopsychiatrie et le développement de la méthode complémentariste. Il s'oppose à la pensée culturaliste, en particulier celle de K. Horney, à laquelle il reproche d'analyser la maladie mentale comme un écart à une norme, parce qu'il considère comme un signe de santé mentale de s'opposer à une norme "malade". D'où l'idée fondamentale, qu'il va développer tout au long de son œuvre, selon laquelle tout phénomène humain doit être interprété dans le cadre de plusieurs systèmes de références à la fois. Ce point de départ le conduit à trois propositions : tout symptôme a une signification

psychique et sociale ; l'identité est un assemblage d'éléments génétiques, psychiques, sociaux et culturelles dont le Moi essaie d'assurer la cohésion dans le temps; le travail clinique doit faire une place aux approches socio-ethnographiques afin de soigner la personnalité totale du patient.

De ces principes, il tire des conséquences provocantes quant à sa conception de la maladie mentale et à la pratique médicale. "Un malade mental ne peut être soigné que par un psychiatre ou un psychanalyste ne souffrant pas lui-même de la même maladie et seulement si le traitement s'insère dans un milieu social qui ne vient pas d'une manière indirecte encourager et renforcer les principales manifestations de la maladie" (Devereux, 1965). Il y a donc une complémentarité entre les cadres explicatifs de la psychologie et ceux de la sociologie. Les faits humains n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre. "La méthode complémentariste présuppose, et exige même, la coexistence de plusieurs explications, dont chacune est presque exhaustive dans son propre cadre de référence, mais à peine partielle dans tout autre cadre de référence. Ce qui importe, c'est la définition des rapports entre ces multiples explications" (Devereux, 1970, p. 22). En conséquence, il crée une discipline nouvelle, l'ethnopsychiatrie ou l'ethnopsychanalyse, il utilise indifféremment les deux termes, qui ne se contente pas d'emprunter les techniques d'explication et d'exploration de l'ethnologie et de la psychanalyse/psychiatrie, mais constitue une véritable science interdisciplinaire qui se construit sur "une fécondation réciproque des concepts clefs qui sous-tendent chacune des sciences constitutives" (Devereux, 1970, p. 1).

Issu des sciences "dures", Devereux est animé par le projet de rendre les sciences du comportement à la fois plus scientifiques et plus humaines<sup>15</sup>. Il fait le choix de la psychanalyse et de l'ethnologie parce qu'elles sont des sciences centrées sur ce qui fait l'unicité et la spécificité de l'être humain. En acquérant un psychisme spécifiquement humain et une culture, l'homme "actualise" son potentiel biologique. Une société saine favorise ce potentiel d'individualisation et de différenciation, nous dirions aujourd'hui de subjectivation, alors qu'une société "malade" ne tolère pas les sublimations individualisées mais encourage au contraire le refoulement, les formations réactionnelles, l'inhibition et les manifestations régressives. L'homme se distingue par sa conscience (awareness) et la conscience de sa propre conscience, la capacité de distinguer et de dire ce qu'il perçoit. Cette caractéristique conduit à une distinction radicale entre les sciences de la nature et les sciences du comportement humain. Ces dernières sont irrémédiablement caractérisées par un chevauchement entre le chercheur et son objet, source d'angoisses, qui déforment l'analyse et l'interprétation des données, et de résistances contre-transférentielles.

L'analyse de la conception que l'homme a de lui-même doit donc être la préoccupation majeure du chercheur dans la mesure où il est "émotionnellement impliqué dans son matériel auquel il s'identifie" (Devereux, 1967, p. 30). Dans les sciences humaines, les données n'ont pas de significations en elles mêmes. Elles ne font sens que dans la mesure où le chercheur peut les resituer dans une analyse de leurs conditions de production et "l'univers du discours" auquel elles appartiennent. "Toute méthodologie (...) doit exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive (Devereux, 1967, p. 16). Il opère un renversement radical quant aux rapports entre le scientifique et son terrain d'étude. La méthode retenue en dit plus long sur le comportement du chercheur que sur les phénomènes observés. Une expérience sur les rats, une enquête ethnographique ou une psychanalyse contribuent davantage à la compréhension du

---

<sup>15</sup> La vie et l'œuvre de G. Devereux sont résumées dans la notice que Ruth Canter Kohn lui consacre dans le *Vocabulaire de psychosociologie* (Barus-Michel, Enriquez, Lévy, 2002).

comportement du psychologue expérimental, de l'ethnologue ou du psychanalyste que de celui des rats, des primitifs ou des patients. Ce renversement est à l'image, dans le champ de la recherche à celui opéré par Freud dans celui de la thérapie. De même que ce dernier désigne les capacités d'analyse du contre transfert comme le moteur de la cure, Devereux indique que l'essentiel de la recherche se situe dans les capacités du chercheur à comprendre ses angoisses, ses mécanismes de défenses, ses objectifs inconscients, ses stratégies de recherche, ses choix théoriques et méthodologiques. "J'affirme que c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement", déclare-t-il en préambule de son ouvrage majeur *De l'angoisse à la méthode* (1967).

Les conséquences de cette affirmation sont multiples : critique de la fausse objectivité des démarches positivistes, expérimentalistes et positivistes; attention à l'expérience sensible immédiate dans l'analyse des phénomènes; analyse des sources de déformation dans le processus de recherche comme le contexte culturel, les angoisses du chercheur, ses défenses professionnelles, son enracinement social, ses motivations inconscientes; place centrale accordée à la sexualité, comme réalité humaine la plus profonde. En définitive l'être du chercheur devient tout aussi important que son savoir, parce qu'il est l'outil principal de la connaissance. Si la rigueur logique est nécessaire, les sentiments et le vécu doivent être mis au cœur de la démarche scientifique et de la pratique clinique. "Ce qui guérit nos patients ce n'est pas ce que nous savons mais ce que nous sommes" (op. cit., p. 49). L'être est donc tout aussi essentiel que le savoir, l'empathie tout aussi nécessaire que l'explication, l'éprouvé tout aussi central que la réflexivité. Tant sur les objets que sur la posture et la démarche de recherche, Georges Devereux est un précurseur, un inspirateur incontournable, un modèle pour penser les rapports entre psychologie et sociologie.

### *Psychologie sociale, Psychosociologie, socioanalyse, sociopsychanalyse*

La nécessité d'intégrer la lecture psychanalytique dans l'analyse des phénomènes sociaux, le besoin de dépasser les barrières entre psychologie et sociologie, vont être portés par d'autres auteurs et des praticiens issus de référents théoriques hétérogènes. L'histoire de cette nébuleuse n'est pas évidente dans la mesure où elle déborde l'Université qui est souvent perçue comme le lieu exclusif de production de la connaissance scientifique<sup>16</sup>.

Dans les années d'après guerre, la psychosociologie française se développe sous l'influence de psychologues français qui se rendent aux Etats-Unis dans le cadre du plan Marshall. Anne Ancelin-Schützenberger part étudier la dynamique de groupe au Research Center for Groups Dynamics à l'université du Michigan, fondé par les élèves de Kurt Lewin. Elle participe aux premiers "training group" à Béthel en 1951. Elle rencontre Léon Festinger, Ronald Lippitt et surtout J.L. Moreno qu'elle fera connaître en France. À travers ces découvertes, c'est une nouvelle conception de la psychologie sociale qui émerge. "Kurt Lewin pensait que la psychologie doit être liée à la vie et à ce qui se passe dans la vie normale et active, et que la seule chose importante, c'est le changement social"<sup>17</sup>. La recherche action, la dynamique de groupe et le psychodrame vont légitimer des méthodes d'investigation construites sur des paradigmes plus proches de la démarche clinique que des méthodes psychotechniques

---

<sup>16</sup> "La reconnaissance par l'Université est essentielle dans la mesure où c'est elle qui, par l'enseignement, assure la mémoire d'une discipline. Ce qu'elle ne reconnaît pas (idées ou individus) n'est pas enseigné et n'est donc pas connu des autres membres de la communauté". Benjamin Matalon, Pourquoi faire l'histoire des sciences de l'homme? *Communications*, N°54, 1992.

<sup>17</sup> Anne Ancelin-Schützenberger, *Eléments d'histoire de vie et choix théoriques*, in *Parcours de Femmes*, Collection Changement Social, L'Harmattan, 2005, p.187.

utilisées par les partisans de la psychologie dite "scientifique". Déjà émerge un clivage entre les méthodes expérimentales et les démarches cliniques, entre d'un côté une psychologie fondée sur l'observation et l'expérimentation et, de l'autre, une psychologie clinique qui se construit dans le sillage et en rivalité avec la psychanalyse. (Ohayon, 1999)

D'autres psychologues français vont aller aux USA pour "découvrir" ces nouvelles méthodes. "Ils ramènent, pêle-mêle dans leurs valises, le human engineering, la dynamique des groupes, le psychodrame morenien et l'orientation non directive de Carl Rogers"<sup>18</sup>. En 1950, Max Pagès rencontre Rogers à l'Université de Chicago qui lui obtient une bourse pour participer à son séminaire post-doctorale. "Je suis tombé amoureux des idées de Rogers" écrit-il, en explicitant les trois raisons de cette attirance : 1) une façon d'intégrer deux positions contraires entre une exigence scientifique très rigoureuse, de conceptualisation, de vérification, de mesure, et un engagement dans la subjectivité qui n'est pas seulement une dimension de l'analyse, mais le moteur même de la thérapie. 2) le décloisonnement entre diverses pratiques professionnelles – psychothérapie, conseil, psychopédagogie, travail social, éducation, santé mentale, orientation – qui ne sont que des variantes conjoncturelles et situationnelles de la relation d'aide, alors qu'en France ces pratiques correspondent à des métiers et des fonctions différenciées et cloisonnées. 3) l'empathie, la congruence, l'ouverture, la disponibilité à soi-même, la prise en compte des émotions, la capacité à reconnaître ses sentiments, une quête permanente d'authenticité, autant d'éléments qui définissent une posture clinique (Pagès, 1996, p.136).

Embauché à son retour par la CEGOS, organisme d'échanges d'expérience en matières d'organisation, Max Pagès va développer des formes d'intervention en entreprise en s'appuyant sur des méthodes non-directives et des groupes de paroles. Dans ce contexte il recrute des collaborateurs comme Eugène Enriquez, André Lévy et Jean-Claude Rouchy qui deviendront des acteurs importants de l'histoire de la psychosociologie. En 1955, il retourne aux USA, à Béthel, dans le cadre d'une mission européenne de l'OCDE, organisé par les National Training Laboratories, pour initier les européens au *training group* et aux méthodes d'accompagnement du changement inspirées des travaux de Lewin.

En 1958 Max Pagès fonde, avec Guy Palmade, l'Association de Recherche et d'Intervention Psychosociologiques (ARIP) au sein de la quelle va se développer la réflexion et la pratique de la recherche-action et de l'intervention à partir de "groupes de base et d'évolution". Le groupe est l'élément nodal entre l'individuel et le collectif, le changement personnel et le changement social. Dans un contexte intellectuel dominé par le marxisme et la psychanalyse, la psychosociologie est l'objet d'attaques virulentes. Les uns l'accuse d'être au service du patronat, son arrivée en France dans les bagages du plan Marshall étant une preuve évidente de sa collusion avec l'impérialisme américain et de ses visées adaptatives au capitalisme. Les autres de se mettre au service d'une psychologie du moi (Ego-psychology) en niant les conflits intrapsychiques inconscients. Par exemple, Jacques Lacan stigmatise "l'idéal d'harmonie pulsionnel" et "l'idéal de conformité au groupe" auquel s'adonnent les tenants du *human engineering* qu'il désigne comme des "ingénieurs de l'âme" (Lacan, 1956).

Ces débats vont influencer de façon durable l'histoire de la psychosociologie française, en particulier autour des années 68. Au delà des questions de personnes, il s'agit de savoir quelle

---

<sup>18</sup> Annick Ohayon, Psychologie et psychanalyse appliquée au monde des affaires, les précurseurs oubliés de la psychosociologie en France, in *Psychanalyse et organisation*, Paris, Eska, 1997. Dans cet article, l'auteur montre qu'une véritable psychosociologie a existé en France dans les années trente, mais qu'elle a été oubliée n'ayant pas trouvé l'appui du champ académique (p.32).

part les uns et les autres accordent aux déterminants sociaux, aux conflits intrapsychiques et aux facteurs corporels dans les conduites humaines. Débats intellectuels, sans doute, mais aussi existentiels dans la mesure où les options théoriques ont des conséquences affectives, politiques et professionnelles. "Je puis témoigner, écrit André Lévy qui a vécu pleinement cette histoire, du choc provoqué par la psychanalyse chez les psychosociologues jusque là gentiment arrimés à l'attelage confortable mené par Lewin et Rogers (...) La découverte de l'inconscient ne fut pas sans provoquer chez eux une véritable crise d'identité personnelle, professionnelle et institutionnelle allant parfois jusqu'à la rupture d'amitiés anciennes. Les apports de la psychanalyse n'ont été acquis qu'au prix de remises en questions douloureuses, et parfois brutales, de représentations et de modes de pensée solidement ancrés" (Lévy, 1997).

Les conflits sont tout aussi virulents quand à la question du changement social. Faut-il l'attendre d'un changement structurel, d'une rupture avec le capitalisme, d'une action révolutionnaire de renversement de l'ordre bourgeois? Ou faut-il l'attendre d'une transformation des relations humaines, d'un travail de développement personnel ou thérapeutique? Entre marxisme et psychanalyse, sociologie et psychologie, structuralisme et phénoménologie, positions révolutionnaires et adaptatives, changement social et changement personnel, tous les débats de la société française vont traverser la psychosociologie.

Dans ce contexte, des auteurs vont pourtant ouvrir la voie pour dépasser ces oppositions. Mentionnons en particulier le mouvement *Socialisme et Barbarie*, fondé par Cornélius Castoriadis et Claude Lefort, qui dénonce le stalinisme et milite pour fonder les sciences sociales et politiques sur de nouveaux paradigmes. L'œuvre de Castoriadis illustre cette ouverture par la place qu'il accorde à l'imaginaire social dans la production de la société et à la question du sujet dans ses dimensions inconscientes et socio-historique (Castoriadis, 1975). Ses réflexions épistémologiques rejoignent celles d'Edgar Morin, lui-même engagé dans une remise en question critique du marxisme, un renouvellement des questions sociologiques qui le conduit à s'intéresser à la mort, l'amour, la rumeur, les cultures "ordinaires" (on lui doit le "concept de *yé-yé*, à propos des nouvelles expressions musicales des jeunes au début des années soixante), puis à l'épistémologie de la complexité. "La complexité, c'est quand vous êtes obligé d'assembler des notions qui se repoussent l'une l'autre. *Complexus*, c'est ce qui est tissé ensemble"<sup>19</sup>. Ces deux auteurs vont "tisser ensemble" des fils pour comprendre les processus qui relient individu et société, imaginaire et réalité, objectivité et subjectivité, rationnel et irrationnel, raison et sentiment, psychique et social, et bien évidemment psychologie et sociologie. S'ils ne se réclament pas de la psychosociologie et de la clinique, même si Edgar Morin utilise le terme de sociologie clinique et Cornélius Castoriadis pratique la psychanalyse, ils donnent une légitimité aux intuitions de bon nombres de psychosociologues plus impliqués dans la pratique que dans des enjeux théoriques et épistémologiques. Adoptant une posture à la fois critique et clinique, ils vont devenir des références incontournables dans le champ de la recherche.

La psychosociologie connaît un "âge d'or" dans les années soixante et soixante dix. Elle ne sera pourtant pas reconnue comme discipline scientifique par les milieux académiques malgré l'insertion universitaire de bon nombre de psychosociologues. La sociologie la rejette sous le prétexte qu'elle se compromet dans des interventions adaptatives au service des patrons et qu'elle fait la part belle au psychologisme. La psychologie, mobilisée sur ses conflits internes entre cognitivistes, expérimentalistes et psychanalystes, marginalise la psychologie sociale clinique qui doit trouver refuge ailleurs alors que la psychologie sociale, à l'exception notable

---

<sup>19</sup> Edgar Morin, Une sociologie du présent, in Histoires de vie et choix théoriques, Collection Changement Social, Paris, L'Harmattan, 2007.

de Serge Moscovici, va s'enfermer dans une conception expérimentale et scientifique. Il y a là un paradoxe dans la mesure où la majorité des étudiants trouvent du travail dans le domaine de la clinique alors que la formation qu'ils reçoivent ne lui accorde qu'une place marginale.

C'est la raison pour laquelle la psychosociologie va surtout se développer à l'extérieur de l'Université dans des pratiques multiples et sous des dénominations hétérogènes<sup>20</sup>. La pédagogie institutionnelle (F. et J. Oury, F. Tosquelles, F. Guattari) regroupent des psychiatres, des pédagogues, des éducateurs, des infirmiers et des psychanalystes pour développer des pratiques éducatives et thérapeutiques qui questionnent le rapport entre les problèmes des élèves, des malades et le fonctionnement des institutions chargées de les prendre en charge. L'analyse institutionnelle, sous l'impulsion de R. Lourau et G. Lapassade, se propose de dévoiler les "points aveugles" des enjeux de pouvoirs institutionnels, afin de lutter contre ses aspects répressifs et aliénant. J. et M. van Bockstaële développent une "socioanalyse" dispositif destiné à organiser et analyser le transfert "social" de collectifs ou d'individus investis dans des projets<sup>21</sup>. G. Mendel fonde la "sociopsychanalyse" méthode d'analyse des influences entre le fait social et le fait psychique individuel, y compris inconscient, et méthode d'intervention (cf. le groupe Desgenettes) pour aider des collectifs à réfléchir sur les forces qui influencent leur personnalité (Mendel, Prades, 2002). Didier Anzieu et René Kaës, au sein du Centre d'études françaises pour la formation et la recherche active en psychologie (CEFFRAP) développent l'intervention en psychanalyse groupale à partir d'une technique psychodramatique en groupe. Ils proposent la notion "d'appareil psychique groupal" qui rend compte de phénomènes psychiques transversaux à l'œuvre dans les groupes mais également dans les institutions<sup>22</sup>.

Au sein du laboratoire de changement social fondé par Max Pagès en 1969, après son départ de l'ARIP, nous allons développer un programme de recherche important autour de la question du pouvoir dans les organisations, des rapports entre les transformations des pratiques managériales et ses effets sur les employés en terme de stress, d'épuisement professionnels, de harcèlement social et de symptômes dépressifs. Les recherches menées dans les entreprises publiques et privées<sup>23</sup>, nous conduisent à développer des formes

---

<sup>20</sup> Pour une présentation de l'histoire de la psychosociologie on pourra se référer à l'introduction du "Vocabulaire de psychosociologie", sous la direction de J. Barus-Michel, E. Enriquez, A. Lévy, Toulouse, 2002. Les références qui suivent sont tirées de cet ouvrage.

<sup>21</sup> Le terme de socioanalyse, avec ou sans trait d'union, est utilisé par de nombreux auteurs qui pensent tous en avoir la paternité. Alain Amar écrit en 1947 une "introduction à la socio-analyse", repris par Salem Shentoub dans une communication à la Société Française de Psychanalyse en 1948 (publiée dans la Revue Française de Psychanalyse de 1950, N°3) intitulée "Remarques méthodologiques sur la socio-analyse". Dans ce texte, Shentoub met en garde contre les transpositions directes entre le social et la psyché : "un fait psychanalytique ne vaut que s'il est replacé dans l'expérience psychanalytique et un fait sociologique n'existe que dans le cadre de l'expérience sociologique". Cité par A. Ohayon, *L'impossible rencontre*, op. cit., p.366. Pierre Bourdieu utilisera le terme dans une perspective plus sociologique pour analyser la façon dont les déterminants sociaux et les habits interviennent dans la pratique de la recherche.

<sup>22</sup> Soulignons également l'influence de la sociopsychanalyse anglaise et du Tavistock Institute (E. Jaques, Isabelle Menzie, Harold Bridger). L'article de E. Jaques, "Des systèmes sociaux comme défenses contre l'anxiété dépressive et l'anxiété de persécution", publié en 1965, dans l'ouvrage dirigé par André Lévy, *Psychologie sociale*, Paris, Dunod, connaîtra une relative notoriété avant d'être renié par son auteur. Cf. E. Jaques, *Pourquoi l'approche psychanalytique des organisations est disfonctionnel*, in *Psychanalyse et organisation*, Paris, ESKA, 1997.

<sup>23</sup> Max Pagès, Michel Bonetti, Vincent de Gaulejac, Daniel Descendre, *L'emprise de l'organisation*, Paris, PUF, 1979, réédition, Desclée de Brouwer, 1998. Nicole Aubert, Vincent de Gaulejac, *Le coût de l'excellence*, Paris Seuil, 1991, réédition, 2007. Parmi les travaux plus récents du LCS nous retiendrons Nicole Aubert sur les pathologies de l'hypermodernité (*L'individu hypermoderne*, ÉRES) et *Le Culte de l'urgence* (Flammarion), Vincent de Gaulejac sur *La Société malade de la gestion* (Seuil), Eugène Enriquez sur *L'organisation en analyse*



d'interventions socio-cliniques qui consistent à co-construire avec les commanditaires et les travailleurs concernés des diagnostics sur les liens entre les conflits vécus et les contradictions organisationnelles et économiques. Par ailleurs nous instituons des groupes d'implications et de recherches, utilisant l'approche biographique, permettant aux participants d'analyser leur roman familial et leur trajectoire sociale. La réflexion sur les liens entre les registres psychiques, émotionnels et sociaux nous conduit, avec Max Pagès, à concevoir des dispositifs thérapeutiques complexes conjuguant plusieurs approches<sup>24</sup>. Nous pratiquons une analyse dialectique et pluridisciplinaire, qui utilise des référents théoriques multiples et des outils méthodologiques variés.

Ces différentes orientations portées par des universitaires, rassemblent également des praticiens qui interviennent dans différents champs professionnels comme la santé mentale, les entreprises privées et publiques, le travail social, l'éducation, la protection maternelle et infantile, la prévention de la délinquance, les collectivités locales et les associations. S'il ne se réclament pas tous de la psychosociologie et de la sociologie clinique, ils sont tous animés par des convergences autour de la démarche clinique, de l'analyse des interférences entre les processus psychique et sociaux, de la nécessité d'une approche pluridisciplinaire entre psychanalyse, psychologie sociale, sociologie et anthropologie, et enfin d'un va-et-vient permanent entre la recherche et l'intervention

ooo

Ce tour d'horizon des sources de la sociologie clinique appelle plusieurs commentaires :

- la sociologie clinique a une identité plurielle qui puise ses façons de faire de la sociologie dans des courants théoriques et des disciplines multiples. Elle traverse les barrières disciplinaires dans la mesure où elle étudie les phénomènes sociaux en se référant à différents registres théoriques issus de disciplines différentes. Certains ont évoqué à ce propos "le goût de l'indiscipline". Il s'agit plutôt d'une conception ouverte de la recherche en sciences sociales. Ce sont les phénomènes étudiés qui déterminent les théories de références et non l'inverse,
- les phénomènes sociaux ne sont jamais "purement" sociaux. Ils sont toujours complexes et multidimensionnels. Si donc leur première caractéristique doit être explicitée par d'autres faits sociaux, cette explicitation doit se combiner avec d'autres éléments, en particulier psychiques. Non pour opposer un système explicatif à un autre, mais pour les combiner, montrer la réciprocité des influences d'un registre sur l'autre, étudier les effets d'interaction, d'opposition ou de complémentarité. La plupart des faits sociaux sont des faits socio-psychiques. Ce constat doit conduire les sociologues à assimiler les théories qui permettent d'analyser les dimensions psychiques des phénomènes sociaux,
- aller au plus près du vécu des acteurs conduit à remettre en question les frontières entre psychologie et sociologie, extériorité et intériorité, objectivité et subjectivité, réalité et représentation. La dimension existentielle des rapports sociaux est un élément incontournable qu'il convient de prendre en compte. Le "vécu" n'est plus

---

(PUF), *Les jeux du pouvoir et du désir dans les entreprises* (DDB), *Clinique du pouvoir* (ÉRÈS), Valérie Brunel sur *Les managers de l'âme* (La Découverte), Dominique Lhuillier sur *Les placardisés* (SEUIL), Marie-Anne Dujarier sur *L'idéal au travail* (PUF), Fabienne Hanique sur *Le sens du travail* (ÉRÈS), Hélène Weber sur les processus d'adhésion chez MacDonal (Du Ketchup dans les veines, ÉRÈS).

<sup>24</sup> Max Pagès, *Psychothérapie et complexité* (DDB); Vincent de Gaulejac, *La Névrose de classe* (Hommes et groupes), *Les Sources de la honte* (DDB), *L'Histoire en héritage* (DDB).

considéré comme la malédiction du sociologue, comme une dimension trouble qui le détournerait du projet de "traiter les faits sociaux comme des choses" (Durkheim, 1937). Il est une dimension irréductible de ce qui fait société,

- une question est toujours présente quand aux rapports avec la psychanalyse. Comme théorie de la psyché, est-elle incontournable? Peut-on la considérer comme une théorie parmi d'autres? Son épistémologie qui contient un principe d'autolégitimation n'est-elle pas contradictoire avec la rigueur scientifique? Ne conduit-elle pas inévitablement au risque de psychanalysme? Toutes ces questions méritent d'être posées. Nous ne pouvons y répondre dans le cadre de cet ouvrage. Retenons simplement que l'approche psychanalytique est incontournable pour comprendre les phénomènes intrapsychiques ainsi que les dimensions psychiques des processus sociaux. Les questions de l'inconscient et l'importance de la sexualité dans la vie sociale sont essentielles. Retenons également que la psychanalyse met la question du transfert et du contre-transfert comme élément nodal dans le rapport à la connaissance et à la pratique,
- toute sociologie repose sur une psychologie implicite de la même façon que la plupart des approches psychologiques repose sur des théories du social rarement explicitées. Ces non-dits et ces aveuglements s'expliquent par des replis identitaires disciplinaires liés à des enjeux institutionnels plus qu'à des enjeux épistémologiques. L'impossibilité de dissocier la dimension psychique du social comme la dimension sociale de la psyché devrait conduire à explorer les conséquences de ces rigidités socio-mentales. Les logiques disciplinaires conduisent à sociologiser les processus psychiques d'un côté et à psychologiser les phénomènes sociaux de l'autre.